NATIONALBIBLIOTHEK
IN WIEN
757008-B
ALT-

VOLTAIRE,

RECUEIL

DES PARTICULARITÉS CURIEUSES DE SA VIE ET DE SA MORT.

Qualis vita, talis mors.

A PORRENTRUY,
Chez JEAN-JOSEPH GOETSCHY,
Imprimeur de S. A.

ET SE TROUVE A MALINES,
Chez PIERRE-JOSEPH HANICQ,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.
AVEC APPROBATION.

757008-B.

NATIONAL-BIBLIOTHEK WIEN

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

QUand un Ecrivain obſcur ou célebre eſt connu publiquement pour ennemi de la Religion & de l'Etat, il ſeroit ridicule de chercher à l'excuſer. Le Vulgaire offenſé de pareils ménagemens, éleveroit ſa voix contre l'eſprit puſillanime qui, par crainte, ou par quelque autre motif, n'attacheroit pas à un nom impie toute l'horreur qu'il doit lui inſpirer. C'eſt en ſuivant ce principe que je me ſuis déterminé à puiſer dans tous les Auteurs qui ont parlé de Voltaire, les anecdotes qui dévoilent & l'Auteur & ſes inconſéquences. J'ai tâché de garder la modération convenable a un Chrétien : ſi quelquefois j'écris avec chaleur, c'eſt l'effet de la douleur que je reſſens à la vue de tant d'ames

qui ſe perdent dans le tourbillon de l'incrédulité. Je m'intéreſſe à l'honneur des Familles & au repos de l'Etat ; mon unique deſir eſt de les détourner de l'abîme où pourroit les précipiter une lueur fauſſe & trompeuſe.

Je prie de ne pas être ſurpris de ce qu'en bien des Notes où j'aurois pu citer les Ecritures & les Peres, j'ai cité des Philoſophes contre des Philoſophes ; ou bien le même Philoſophe penſant & raiſonnant d'une maniere oppoſée à celle qu'il a adoptée dans une autre occaſion, & dans un autre accès d'humeur. J'ai voulu employer les armes & le langage de l'ennemi pour faciliter l'approche, & écarter la défiance.

Mutemus clypeos, Danaumque inſignia nobis
Aptemus..... *Æneid.* 2.

PRÉFACE.

DE tous les Auteurs que l'irréligion a produits dans le monde, aucun ne peut ſe vanter d'avoir pouſſé l'impiété à un plus haut degré que Voltaire. Preſque tous ſes ouvrages ſont autant d'autels élevés au libertinage, à l'indépendance & au matérialiſme (1). Mais ce qu'il y

(1) Tous les ſyſtêmes de nos Matérialiſtes ſont expoſés au chapitre ſecond de la Sageſſe. On voit par-là qu'ils ne ſont rien moins que le fruit du progrès de la Philoſophie. *Les méchans ont dit dans l'égarement de leurs penſées : le tems de notre vie eſt court & fâcheux. L'homme après ſa mort n'a plus de bien à attendre, & on ne ſait perſonne qui ſoit revenu des enfers. Nous ſommes ſortis du néant, & après notre mort nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été. La reſpiration eſt dans nos narines comme une fumée, & le diſcours eſt comme une étincelle de feu qui remue notre cœur. Lorſqu'elle ſera éteinte, notre corps ſera réduit en cendres. L'eſprit ſe diſſipera comme un air ſubtil ; notre vie diſparoîtra comme une nuée qui paſſe . . . . venez donc, jouiſſons des biens préſens, hâtons-nous d'uſer des créatures pendant que nous ſommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus excellens, parfumons-nous d'huile de ſenteur, & ne laiſ-*

a de bien triſte, & ce qui annonce une grande dépravation, c'eſt que tout le monde les lit, tout le monde les cite, femmes, enfans, domeſtiques... tous ſe ſont un honneur de ſavoir répéter ſes railleries. Il n'y a eſprit ſi mince qui ne veuille briller du faux éclat qu'il emprunte de ſes livres pernicieux. On parle ſon lan-

---

ſons point paſſer la fleur de la ſaiſon ; couronnons-nous de roſes avant qu'elles ſe flétriſſent ; qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne ſe ſignale. Que nul d'entre nous ſi diſpenſe de prendre part à notre débauche.... parce que c'eſt-là notre ſort & notre partage.... faiſons tomber le juſte dans nos pieges... parce qu'il eſt contraire à notre maniere de vie ; qu'il nous reproche les violemens de la loi, & qu'il nous déshonore, en décriant les fautes de notre conduite.... Il eſt devenu le cenſeur de nos penſées mêmes.... Il nous conſidere comme des gens qui ne s'occupent qu'à des niaiſeries ; il s'abſtient de notre maniere de vivre, comme d'une choſe impure ; il préfere ce que les juſtes attendent à la mort... Ils ont eu ces penſées, continue le Sage, *& ils ſe ſont égarés, parce que leur propre malice les a aveuglés. Ils ont ignoré les ſecrets de Dieu ; ils n'ont point cru qu'il y eût de récompenſes à eſpérer pour les juſtes ; & ils n'ont fait aucun état de la gloire qui eſt réſervée aux ames ſaintes.... &c.* C'eſt exactement le ſommaire & le réſultat des ouvrages de Voltaire.

gage au tables, dans les assemblées; en un mot, les maximes de Voltaire ont infecté la masse générale. La guerre, la peste & la famine n'ont jamais causé tant de mal à la societé que la plume de cet agréable Prosateur en a fait & en fait tous les jours.

Par quel prestige un homme si dangereux a-t-il porté ses conquêtes si loin, & si rapidement (1)? Ses affreux systêmes brisent tous les liens qui attachent l'homme à la vertu, flattent les cœurs gâtés, favorisent l'impiété, & satisfont toutes les pas-

(1) „ Si l'on veut savoir, *dit un célebre Auteur* quelle est la source de la grande réputation de Voltaire, on la trouvera dans le caractere de ses ouvrages. Il a voulu plaire à la populace des lecteurs, & à la tourbe *philosophesque* : qu'a-t-il fait pour cela? Il a entassé des contes obscenes pour amuser les uns, & prodigué des raisonnemens captieux pour duper les autres. Le marchand le plus accrédité n'est pas toujours celui qui a les meilleures marchandises; mais bien celui qui se charge de celles qui conviennent au grand nombre, & qui donne à meilleur marché. Tel a été le Négociant Voltaire “.

ſions, ces ennemis redoutables de la raiſon & de la Religion (1). Poſſédant un ſtyle agréable, avec le funeſte talent de donner un tour ridicule aux choſes les plus ſérieuſes & les plus ſacrées, Voltaire eſt entré en lice : ſaillies ingénieuſes, plaiſanteries légeres, bons-mots, contraſtes frap-

(1) „ Notre ſiecle, *dit un Littérateur moderne*, ſi fécond en ſeches diſſertations, a enfanté quantité de brochures, où l'on a recherché la cauſe de la décadence du goût. Une de celles qui a le plus influé ſur cette décadence, & dont on n'a point parlé, eſt que la ſenſibilité pour les plaiſirs ayant en quelque ſorte abſorbé ſon antagoniſte, la ſenſibilité de l'eſprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble enthouſiaſme, quand il s'eſt agi de la vérité & du beau littéraire .... Pour ſuppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle de *l'eſprit*; mais il n'eſt pas plus fait pour remplacer la force du ſentiment, que quelques étincelles le ſont pour tenir la place d'une lumiere brillante ". Un Théologien ingénieux récitoit à cette occaſion ce paſſage de Saint Paul : *Caro enim concupiſcit adverſùs ſpiritum, ſpiritus autem adversùs carnem : hæc enim ſibi invicem adverſantur.* Gal. Chap. 5. Un fameux Naturaliſte exprime également la même penſée, & la releve par l'application heureuſe d'un ancien paſſage poétique : *Ex libatis corporum voluptatibus ipſa magiſque bruteſcens anima ad ſenſus à ratione labitur.*

frappans, peintures riantes, réflexions hardies, écrits licencieux, dans lesquels rien n'eſt reſpecté, dans leſquels on n'épargne ni puiſſance, ni rang, ni dignité..... détruire tout ce qui eſt capable d'arrêter & de contenir, pour ſéduire & empoiſonner; admettre à peine l'exiſtence d'un Être Suprême (1); ſapper les fondemens de tout culte par le dogme abſurde d'une indifférence qui ſuppoſe tous les cultes également agréables à Dieu; tracer une légiſlation de licence pour cette vie, d'impunité dans l'avenir; anéantir avec les Loix

(1) Tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. C'eſt la penſée d'un Auteur qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir trop de préjugés religieux. *Adorez l'Éternel*, dit-il ailleurs, *& tous les phantômes de l'Athéiſme s'évanouiront.* L'homme de bien croit à Dieu par ſentiment, & n'a dès-lors rien à redouter de l'Athéiſme. Quand ce monſtre parviendroit à étonner la raiſon, le cœur réclameroit toujours : accablé du poids de vingt ſophiſmes, il diroit encore : Je ſens qu'il y a un Dieu. J. J. Rouſſeau. *Nemo Deum negat, niſi cui expedit Deum non eſſe.* S. Aug.

divines l'autorité des Loix naturelles ; ôter à la vertu ſes eſpérances, au vice ſes craintes & ſes remords ; réduire enfin l'homme au rang des brutes (1) : c'eſt avec ces découvertes

(1) Ce monſtrueux ſyſtême, *que l'homme n'a rien au-deſſus de la bête* entraîne néceſſairement au crime : la penſée du néant n'effraie plus les ſcélérats ; il eſt donc très-important pour le bonheur de la ſociété, que les méchans ne regardent pas leurs ames comme celles des animaux, & la mort comme un anéantiſſement. Il faut qu'ils joignent la crainte d'une autre vie aux craintes temporelles qui les agitent & ſouvent les retiennent. Affoiblir cette crainte, c'eſt détruire les fortifications d'une place qu'on habite ; c'eſt appeller par cette deſtruction les brigands qui voudront s'en emparer. Je ſerois curieux de voir un de nos Matérialiſtes aux priſes avec un voleur qui lui tiendroit ce langage (en lui demandant la bourſe ou la vie) : Monſieur, je n'eſpere rien dans l'autre vie, je ſuis malheureux dans celle-ci, tandis que vous regorgez de tout : il faut de l'égalité parmi les hommes, c'eſt la doctrine que vous enſeignez, je veux mettre à profit vos leçons ; entre vous & moi, il me faut la moitié de votre coffre-fort, ou je vous coupe la gorge. Oh ! je ſuis sûr que mon prétendu Philoſophe changeroit bientôt de logique. On peut donc regarder les Matérialiſtes comme des aveugles qui ne voient pas ce qu'ils font, ou comme des furieux qui ſe laiſſent emporter par leur haine contre la Religion. *Anti-Dict. Phil.*

„ Quoi ! dit J. J. Rouſſeau, je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis

que l'Oracle de nos ſoi-diſant Philoſophes s'eſt fait tout à tout, à tous les caracteres, à tous les penchans, à tous les foibles, pour attirer, pour entraîner tout. Il a réuſſi ; les torrens de l'incrédulité & de la corruption n'ont point coulé vainement ſous ſa plume ; ils inondent la terre : la Religion ébranlée, & comme déracinée par la violence de la tempête, regrette ſon premier âge & le glaive de ſes Tyrans.

O France ! contrée autrefois ſi chrétienne, eſt-il poſſible qu'il ſe ſoit élevé au milieu de toi le cri ſéditieux de l'erreur triomphante ! étoit-il donc réſervé à nos jours de produire ces hommes forcenés, dont les écrits ſon preſque autant d'attentats

---

ſentir ce que c'eſt qu'ordre, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ! Ame abjecte, c'eſt la triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir. *Emile, tom.* 3, *page* 65.

faits à la Religion, à la vertu & au vrai bonheur (1).

---

(1) M. de Maupertuis, dans ſon Eſſai de Philoſophie morale, fait différentes réflexions ſur la Religion chrétienne, & conclut qu'une des preuves de ſa vérité eſt de conduire les hommes au bonheur. „ Si je veux m'inſtruire ſur la nature de Dieu, ſur ma propre nature, ſur l'origine du monde, ſur ſa fin, ma raiſon eſt confondue. Dans cette nuit profonde, ſi je rencontre le ſyſtême qui eſt le ſeul qui puiſſe remplir le deſir que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnoître pour le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur eſt celui qui ne ſauroit me tromper " ? „ La Religion chrétienne, dit Monteſquieu *dans ſon Eſprit des Loix*, qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ". J. J. Rouſſeau partant du même principe, concluoit „ que la doctrine des Philoſophes *antichrétiens* ne pouvoit point être vraie : Ceux qui ſement dans les cœurs ces déſolantes doctrines, diſent que la vérité ne ſauroit être nuiſible aux hommes; je le crois comme eux, & c'eſt, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité ". Nous avons un autre paſſage du même Auteur ſur le bonheur d'une maiſon où regnent les loix de l'Evangile, & où ſe réaliſe le tableau admirable, que trace l'Apôtre Saint Paul, d'une famille chrétienne. „ Il n'a jamais paru de Religion dans le monde, dit Bolingbrocke, qui ait tendu plus directement au but de procurer la paix & le bonheur de l'humanité que la Religion chrétienne, telle qu'elle eſt enſeignée par Jeſus-Chriſt & ſes Diſciples ".

L'*Encyclopédie* nous apprend la même choſe : il ne faut point oppoſer à cette maxime la morale

Peres & Meres, fermez vos portes à ces fléaux de la société (1).

& la Religion de Jesus-Christ notre Législateur & en même tems notre Dieu, lequel n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectionner : il ne nous fait pas renoncer à l'amour du plaisir, & ne condamne pas la vertu à être malheureuse ici-bas. Si la loi est pleine de charmes & d'attraits, *elle est toute comprise dans l'amour de Dieu & du prochain.* La source des plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'homme profane : mais, dans l'ordre de la grace, il est infiniment plus heureux par ce qu'il espere que par ce qu'il possede. Le bonheur qu'il goûte ici-bas devient pour lui le germe d'un bonheur éternel : ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience ; plaisirs purs, nobles, spirituels & fort supérieurs aux plaisirs des sens. Enfin Voltaire lui-même, dans son *Epître à Uranie*, après avoir épuisé ses forces à déclamer contre le Christianisme, revient sur ses pas, &, par une espece de rétractation subite & imprévue, il déclare que si l'Evangile est une erreur, c'est une erreur qui rend les hommes heureux. D'après ces éloges, sortis des bouches philosophiques, rien n'exprime mieux la morgue dogmatisante de ces moralistes, que ce passage de Saint Augustin : *Fuerunt ergo quidam Philosophi de virtutibus & vitiis subtilia multa tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissimas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventillantes, qui etiam dicere auderent hominibus : nos sequimini, sectam nostram tenete, si vultis beatè vivere. Sed non intrabant per ostium ; perdere volebant, mactare & occidere.* Tract. 25. in Joannem.

(1) „ La Religion, dit Montesquieu, est

Malheur à vos maiſons & à vos familles, ſi vous donnez accès à ces prétendus Eſprits-forts (1) ! Bientôt vous y verrez régner les troubles & les calamités ; bientôt elles deviendront des écoles de licence & de libertinage ; bientôt vous y verrez éclore plus de crimes qu'on n'en vit jamais parmi ces peuples dont nous déteſtons la barbarie (2). L'adultere

---

toujours le plus sûr garant que l'on puiſſe avoir des mœurs des hommes : quels fléaux par conſéquent pour le monde que ces nouveaux *Eroſtrates* qui renverſent les temples " !

(1) Les Eſprits-forts, dit la Bruyere, ſavent-ils qu'on les appelle ainſi par ironie ? Quelle plus grande foibleſſe que d'être incertain quel eſt le principe de ſon être, de ſa vie, de ſes ſens, & quelle doit en être la fin ?

(2) J. J. Rouſſeau, qui connoît bien ſes Collegues, nous donne un avertiſſement qui doit nous ſervir contre lui-même. ,, Fuyez, dit-il ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais & de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner pour les vrais principes des choſes les

ne ſera plus qu'un jeu, la ſéduction de l'innocence un ſujet de triomphe; la licence, qui regne dans les écrits de quelques-uns, paſſera dans les écrits de tous. Alors quel chaos! quel théatre d'horréurs deviendroit la ſociété des hommes, ſi les maximes de Voltaire & de ſes adhérans prévaloient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques! Quelle monſtrueuſe République, s'il étoit poſſible d'en former une dans l'univers, compoſée de *Voltairiens*, & où les hommes ne puiſſent mériter le titre de citoyen que par leur impiété.

---

inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions: ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. *Emile, t. III, page* 197.

Voltaire a eu beau affecter dans quelques écrits des dehors de ſageſſe & d'innocence (1); il a eu beau ſe couvrir d'un voile, en ſe cachant derriere des Morts reſpectacles, on a vu ſa figure à travers : l'aigreur du ſtyle, l'entaſſement des ſarcaſmes, la multitude des blaſphêmes ont déſigné le terrein où ces fruits funeſtes ont dû croître : on a toujours reconnu l'Arlequin de la Littérature moderne, qui, à la tête de ſes écrits, eſt tantôt Quaker, tantôt Juif, tantôt Prédicant, tantôt Abbé, tantôt Capucin,

(1) La probité des Incrédules, du moins des Matérialiſtes, a bien beſoin d'être connue pour être crue. On peut dire d'eux bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes, *qu'ils ont un cœur à prouver.* S. Paul regardoit les Philoſophes de ſon tems comme des hommes ſans mœurs, & abominables dans toute la rigueur du terme. Il avertiſſoit les Chrétiens de ſe défier de leurs pompeuſes leçons : *Videte ne quis vos decipiat per Philoſophiam & inanem fallaciam* : Ils ſont vains, bouffis d'orgueil juſqu'au délire : *Dicentes ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.* Rom. cap. 22.

pucin, tantôt Avocat, tantôt Médecin, tantôt Roi, & toujours le plus dangereux des charlatans, dont les turlupinades & les impoſtures ont amuſé & trompé les foibles. A la vérité ſa licence & ſon impiété ont ſouvent inſpiré des remords à ceux qui ont croupi dans ce bourbier. L'impie peut être tranquille en ſanté, mais de quels troubles ne le voit-on pas agité dans la maladie ! Peu d'incrédules qui ont conſervé juſqu'à la fin l'attachement qu'ils avoient voué à des ſyſtêmes antichrétiens (1). Lamet-

(1) M. d'Alembert, dans un de ſes écrits, intitulé : *De l'abus de la critique en matiere de Religion*, dit : „ On ne ſauroit ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'écrits. Il eſt vrai que la maniere dont ils le ſont, pour l'ordinaire, eſt très-capable de raſſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer. Le deſir de n'avoir plus de frein dans ſes paſſions, la vanité de ne pas penſer comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illuſion des ſophiſmes, un grand nombre d'in-

trie, Boulainvilliers, Boulanger, &c. ſont des exemples frappans en ce genre de converſion. Ce dernier a déclaré, *qu'il avoit toujours reſpecté la Religion dans ſon cœur; qu'en écrivant contre elle, il avoit étouffé la voix de ſa conſcience; qu'il s'étoit laiſſé entraîner par la fougue de ſon imagination, par les éloges & les applaudiſſemens des Philoſophes.* Il a fermé ſa porte à ceux qui l'avoient ſéduit, il a demandé & reçu

---

crédules, qui, ſelon l'expreſſion de Montagne, *tâchent d'être pis qu'ils ne peuvent* ". Bayle, dans ſon article *Bion*, s'exprime ainſi ſur le compte des incrédules : „ Preſque tous ceux qui vivent dans l'irréligion, ne font que douter : ils ne parviennent pas à la certitude. Se voyant dans le lit d'infirmité où l'irréligion ne leur eſt plus d'aucun uſage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle, en cas qu'il ſoit vrai, & qui ne fait courir alors aucun riſque, en cas qu'il ſoit faux ". C'eſt par vanité qu'on fait l'eſprit-fort, & c'eſt par vanité qu'on devroit ne pas le faire, dans la crainte de ſe démentir un jour & de faire l'eſprit-foible.

les derniers Sacremens. Maupertuis eſt mort à Bâle de la même maniere. Montagne, qu'on peut regarder comme l'avant-coureur de l'incrédulité, eſt mort en ſe levant de ſon lit pour adorer la ſainte Euchariſtie. Voltaire a lui-même pluſieurs fois éprouvé de ſalutaires retours (1). Et, plût au ciel, qu'avant ſa diſſolution affreuſe il eût profité du tems & de la grace, qui parloit encore à ſon cœur! Plût au ciel qu'il eût fermé ſa porte à

(1) En 1760, Voltaire redevient chrétien; il entend la Meſſe, même celle de minuit à Noël; il convertit des Calviniſtes. Voyez ſa lettre à M. *Albergati*. En 1766, il fait une ode païenne ſur la mort du Dauphin, précédée & ſuivie de pluſieurs libelles impies & lubriques. En 1768, il ſe convertit de nouveau, ſe confeſſe au P. Adam, &c. En 1769, il fait l'hiſtoire de Louis XV, où l'on trouve toutes les richeſſes de l'incrédulité & du libertinage, &c. *Tous ces changemens ne nous ſont point d'honneur*, diſoit au rapport de Bayle M. de Sainthival, fameux eſprit-fort. *Quand ils ſont au lit de la mort, ils ſe déshonorent, ils ſe démentent, & meurent comme les autres.*

ceux qu'il a ſéduits ! Il auroit peut-être achevé ce qu'il paroiſſoit avoir ſi heureuſement commencé. Mais hélas ! toutes les circonſtances de ſa mort ſont effrayantes ; on ne peut le dire ſans larmes : il eſt mort comme il a vécu : *Qualis vita , talis mors.*

IDÉE
DE VOLTAIRE
ET DE SES ÉCRITS.

AVant d'apprendre à connoître l'eſprit & le cœur de ce Héros, il convient de donner une idée de la figure de ſon corps : voici ſon portrait par M. de Q****.

Voltaire étoit au-deſſous de la taille des hommes grands, c'eſt-à-dire un peu au-deſſus de la médiocre. Il étoit maigre, d'un tempérament ſec; il avoit la bile brûlée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, les yeux étincelans & malins : tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages. Vif juſqu'à l'étourderie, c'eſt un ardent qui va & vient, qui vous éblouit & qui pétille. Un homme ainſi conſtitué ne pouvoit pas

manquer d'être valétudinaire : *la lame uſe le fourreau.* Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il ſavoit le monde, & l'oublioit. Le matin *Ariſtipe*, & *Diogene* le ſoir, il aimoit la grandeur & mépriſoit les grands : il étoit aiſé avec eux, contraint avec ſes égaux. Il commençoit par la politeſſe, continuoit par la froideur, finiſſoit par le dégoût. Il aimoit la cour, & s'y ennuyoit. Senſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tenoit à rien par choix, & tenoit à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans principes, ſa raiſon avoit ſes accès, comme la folie des autres : l'eſprit droit, le cœur injuſte, il pénétroit tout, & ſe moquoit de tout. Libertin ſans tempérament, il ſavoit auſſi moraliſer ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travailloit moins pour ſa réputation que pour l'argent. Il en avoit faim & ſoif. Enfin il ſe preſſoit de travailler pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il vouloit amaſſer. Voilà l'homme ; voici l'Auteur.

Voltaire, l'Ecrivain le plus impie de ſa nation, naquit à Paris en 1694, d'un Pere reſpectable, connu par ſon eſprit (1) & ſa probité. Ce pere vertueux eut à gémir de bonne heure ſur les égaremens de ſon fils. L'impiété éclata en lui auſſi-tôt que le génie, & ſon génie fut prématuré. A peine ſut-il bégayer des vers, qu'on le vit ſe ſignaler par des petits poëmes obſcenes & licencieux (2). Il fit ſes études au College de *Louis-le-Grand*; mais cette école de l'eſprit & du cœur fut pour lui un écueil

(1) Ceux qui ont cru qu'il étoit Porte-clef du Parlement, ſe ſont trompés; il n'y a point de tel office dans cette Cour. M. Arouet avoit d'abord été Notaire à Paris, & avoit enſuite acheté la charge de Tréſorier de la Chambre des Comptes, place qu'il a rempli avec autant d'intégrité que d'intelligence. Voltaire avoit un frere aîné qui pleura plus d'une fois ſur les talens de ſon Cadet il prévoyoit l'uſage qu'il en feroit. Il lui donna vainement pluſieurs bons avis : Voltaire ne lui répondit que par des mépris & des épigrammes. *Anti-Dict. Phil. art. V***.*

(2) C'eſt un malheur & un crime de n'avoir point de Religion : c'eſt une folie de s'en vanter. Mais le comble de la démence, c'eſt de répandre l'irréligion par ſes diſcours & par ſes écrits. C'eſt, ſelon J. J. Rouſſeau, cette fureur de faire des Proſélytes qui ſemble animer les incrédules. *Lettre à M. d'Alembert, page 5.*

funeſte. Ses maîtres lui donnoient de bonnes leçons & des exemples encore meilleurs ; mais, plus flatté d'être applaudi des libertins ſes condiſciples, il lâcha la bride à toutes ſes paſſions. Le P. Lejai, ſon Profeſſeur de Rhétorique lui prédit dès-lors, *qu'il ſeroit l'étendard de l'incrédulité.* Prophétie qui ne s'eſt malheureuſement que trop accomplie ; car à peine le jeune Arouet (1) fut-il ſorti du College, qu'il ſe lia avec les plus fameux incrédules de la Capitale, & devint

(1) Voltaire a porté le nom d'Arouet juſqu'à ſa ſortie de la Baſtille. Alors il le troqua contre celui de Voltaire, ſous lequel il eſpéroit être plus heureux que ſous le premier, comme il l'écrivit alors à la fille cadette de la fameuſe Dame Dunoyer, dont il étoit ſi éperduement amoureux qu'il l'auroit enlevée, ſi la mere, ayant découvert le complot, n'avoit prié le Marquis de Château-neuf, dont Arouet étoit Page, de l'en empêcher : ce que fit ce Miniſtre, en l'expédiant le lendemain comme exprès à Verſailles, & priant le Secrétaire d'Etat d'empêcher qu'il revint en Hollande. Anecdote que nous tenons d'une perſonne qui nous a confié la lettre de ſa main propre, ſignée de V***, où il met : *Ne t'étonne pas, ma chere, de ce changement de nom : j'ai été ſi malheureux avec l'autre, que je veux voir ſi celui-ci m'apportera du bonheur.*

devint lui-même en peu de tems le Coryphée de la Secte philoſophique. Ses principaux amis furent l'Abbé de Chanlieu & tous les compagnons de plaiſirs de cet homme voluptueux. Ce fut alors que parut l'*Épitre à Uranie* qu'il voulut attribuer, après la mort de l'Abbé de Chanlieu, à ce Précepteur du Déiſme; mais le public n'en fut pas la dupe. Cette épitre, célebre par ſes blaſphêmes, fut reconnue pour être de Voltaire. *Œdipe*, ſa premiere Piece (1),

(1) Voltaire, après avoir compoſé ſa Tragédie d'*Œdipe*, qui fut ſon coup d'eſſai dans le genre dramatique, il la ſoumit aux obſervations du P. Porée, célebre Profeſſeur d'éloquence au College de Louis-le-Grand. Il ne pouvoit choiſir un Critique plus judicieux & plus éclairé. Ce ſavant Religieux y fit des remarques, conjointement avec le P. TOURNEMINE, Jéſuite encore plus diſtingué par ſa vaſte érudition que par ſa naiſſance. Tous deux lui écrivirent une lettre pleine d'amitié & d'encouragement. Il leur répondit par une autre, marquée au coin de la plus grande vénération, & finit en leur proteſtant *qu'il ſeroit à jamais pour eux & pour leur corps avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance :* & toute-fois il fait une horrible tirade contre la Société, dans ſon *Dictionnaire Philoſophique.* Il a été plus loin : par attachement pour le P. Porée, il avoit orné ſon cabinet du portrait de ce grand homme; mais en 1758 il le ſupprima, pour ſe venger

annonça un ſucceſſeur aux Corneilles & aux Racines; mais cette Piece, ainſi que pluſieurs vers de la Henriade, firent connoître ſa maniere de penſer ſur le compte des hommes religieux. Il continua ſur le même ton en Angleterre, où il paſſa en 1726 pour oublier les humiliations que ſa licence & ſon orgueil lui avoient attirées en France, & pour ne plus recevoir les avis vigoureux & ſenſibles, que lui avoit fait donner le Comte de Chabo (1). A Londres, ce centre des productions irréligieuſes, Voltaire uſa de ſa liberté pour y écrire ſes fameuſes

---

du P. Berthier, qui dans le Journal de Trévoux avoit refuſé de le reconnoître pour l'*Homere* & le *Sophocle* de la France.

(1) Le Comte de Chabo ſe trouvant au Théatre, à côté de Voltaire, l'appella *Mons Voltaire* : Sa Majeſté Tragique fut offenſée de ce ton familier, de ſorte que d'épigramme en épigramme il finit par dire, que lui Voltaire commençoit ſon nom, & que lui Comte de Chabo finiſſoit le ſien. Ce Seigneur en fut tellement irrité, qu'il ordonna à ſes valets de corriger Voltaire. La correction fut exécutée. M. Voltaire reçut une volée de coups de bâton dans la rue S. Antoine, vis-à-vis l'Hôtel du grand *Sully*. Le Comte de Chabo en rit beaucoup avec ſes amis. *Je commandois*, diſoit-il, *les Travailleurs*.

Lettres Philoſophiques qui furent auſſi-tôt condamnées au feu par le Parlement de Paris, & l'Auteur décrété de priſe de corps. Cet ouvrage eſt dicté par une haine auſſi aveugle que furieuſe contre la Religion chrétienne. Les infidélités hiſtoriques, les paralogiſmes & les épigrammes en font toute la force: le Chriſtianiſme y eſt attaqué de toute maniere avec un acharnement inoui. L'Auteur eſt comme un lion qui dévore ſa proie (1). Les Sectes les plus bizarres,

(18) Pour donner une idée de l'ardeur de Voltaire à détruire le Chriſtianiſme, je rapporterai un trait qui le caractériſe. Un de ſes amis allant rendre viſite à un grand Prince d'Allemagne, paſſa par Ferney : Voltaire lui épancha ſon cœur, lui diſant, les larmes aux yeux : *Il faut que je vous avoue ma douleur, j'avois autrefois compté ſur le Prince que vous allez voir, pour la deſtruction du Chriſtianiſme; mais depuis qu'il eſt monté ſur le trône, il s'eſt tellement livré à la politique, qu'il en a négligé tout-à-fait la bonne cauſe.* Un autre m'a dit qu'un jour après dîner il fit entrer ſes domeſtiques tour-à-tour, leur demanda l'un après l'autre, s'ils étoient chrétiens; & donnant un verre de vin à ceux qui nioient qu'ils le fuſſent, il menaça de chaſſer le ſeul qui montrât quelque difficulté à ſeconder ſon animoſité. Il y a dans ce procédé quelque choſe de ſi effréné, que tout porté que fût le convive à goûter ſes opinions, il ne put s'empêcher d'en être

les Cultes les plus inſenſés, les Divinités du Paganiſme les plus corrompues, y ſont encenſés. Il eſt digne d'un homme licencieux d'aimer la Religion qui adoroit des Dieux corrompus, & qui ne propoſoit pour croyance que des fables corruptrices (1).

---

extrêmement choqué. Voilà cependant, voilà l'Oracle que conſultent les Eſprits-forts du ſiecle : c'eſt chez lui qu'ils puiſent ces objections cent fois réfutées, avec leſquelles ils pervertiſſent des *femmelettes*, qu'ils cherchent à ſéduire. *Letocs*, *page* 23.

(1) „ Qui oſeroit raconter les cérémonies des Dieux immortels, & leurs myſteres impurs ? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalouſies & tous les autres excès étoient les ſujets de leurs fêtes & de leurs ſacrifices ; des hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures que l'on conſacroit dans leurs temples. Ainſi le crime étoit adoré & reconnu néceſſaire au culte des Dieux. Le plus grave des Philoſophes défend de boire avec excès, ſi ce n'eſt dans les fêtes de Bacchus & à l'honneur de ce Dieu. Un autre, après avoir ſévérement blâmé toutes les images mal-honnêtes, en excepte celles des Dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire ſans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, les proſtitutions qui étoient établies pour l'adorer. La Grece toute policée & toute ſage qu'elle étoit, avoit reçu ces myſteres abominables. Dans les affaires preſſantes, les particuliers & la République vouoient à Vénus des courtiſanes ; &

Le plus grand édifice que Voltaire a élevé à l'irréligion, c'eſt ſon *Hiſtoire géné-*

---

la Grece ne rougiſſoit pas d'attribuer ſon ſalut aux prieres qu'elle faiſoit à la Déeſſe. Après la défaite de Xerxès & de ſes formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient repréſentées leurs vœux & leurs proceſſions, avec cette inſcription de Symonide, Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déeſſe Vénus, qui, pour l'amour d'elles, a ſauvé la Grece.* S'il falloit adorer l'amour, ce devroit être du moins l'amour honnête; mais il n'en étoit pas ainſi. Solon, qui le pourroit croire, & qui attendroit d'un ſi grand nom une ſi grande infamie! Solon, dis-je, établit à Athenes le temple de Vénus la proſtituée, ou de l'Amour impudique. Toute la Grece étoit pleine de temples conſacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays; cependant ils déteſtoient l'adultere dans les hommes & dans les femmes. La ſociété conjugale étoit ſacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la Religion, ils paroiſſoient comme poſſédés par un eſprit étranger, & les lumieres naturelles les abandonnoient. La gravité romaine n'a pas traité la Religion plus ſérieuſement, puiſqu'elle conſacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du théatre & les ſanglans ſpectacles des gladiateurs; c'eſt-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare. Mais je ne ſais ſi les folies ridicules que l'on mêloit dans la Religion, n'étoient pas encore plus pernicieuſes, puiſqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le reſpect qui eſt dû aux choſes divines, au milieu des impertinences que contenoient les fables, dont la repréſentation ou le ſouvenir faiſoit une ſi grande par-

rale, proſcrite par l'Aſſemblée du Clergé de 1765. Cette affreuſe production, qui

---

tie du culte divin ? Tout le ſervice public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dériſion du nom de Dieu, & il falloit bien qu'il y eût quelque puiſſance ennemie de ce nom ſacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, pouſsât les hommes à l'employer dans des choſes ſi mépriſables, & même à le prodiguer à des ſujets ſi indignes. . . . . Si quelques Philoſophes oſoient enſeigner que les ſtatues n'étoient pas des Dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils ſe voyoient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis, comme impies, par des ſentences de l'*Aréopage*. Toute la terre étoit poſſédée de la même erreur : la vérité n'y oſoit paroître. Dieu, créateur du monde, n'avoit de Temple ni de Culte qu'en *Jéruſalem*. Quand les Gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faiſoient d'autre honneur au Dieu d'*Iſraël*, que de le joindre aux autres Dieux. La ſeule Judée connoiſſoit ſa ſainte & ſévere jalouſie, & ſavoit que partager la Religion entre lui & les autres Dieux, étoit la détruire. Voilà l'homme abandonné entre les bras de la raiſon : il ſe précipite dans les égaremens les plus monſtrueux, alliant ce qu'il y a de plus abominable avec ce qu'il y a de plus ſacré. Le ſeul Juif éclairé par la Révélation, ſe ſauve de la corruption générale ". Que conclure de cet excellent tableau ? Il n'eſt pas beſoin d'une longue ſpéculation pour en déduire la néceſſité d'une Révélation, & prouver que Voltaire en travaillant à la détruire, veut, ſuivant l'expreſſion de Monteſquieu, ôter à la terre *le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.*

attaque la Religion de la maniere la plus vive & la plus odieuſe, eſt un enchaînement continuel de calomnies & d'imputations fauſſes, d'exagérations outrées. Les Auteurs les plus vils & les plus mépriſables, dès qu'ils ſont les ennemis de la Religion, deviennent des Oracles pour Voltaire. Tout ce que l'idolâtrie, l'héréſie & l'impoſture ont imaginé contre les adorateurs de Jeſus-Chriſt, il le reſſuſcite en répandant des nuages par la critique la plus artificieuſe, afin d'écarter tout ce qui fait honneur aux Chrétiens: entraîné par cette malignité *anti-chrétienne*, il préſente une longue ſuite de tableaux hiſtoriques, tableaux toujours infideles. Enfin le réſultat de cette Hiſtoire, que les partiſans de Voltaire ont oſé mettre au-deſſus du ſublime diſcours du grand Boſſuet, eſt un calendrier de tous les *ſcélérats* qui ont vécu dans la proſpérité, & qui ſont morts dans la tranquillité. L'Auteur eſt aſſez audacieux pour leur oppoſer une foule de gens de bien qui ont péri dans l'infortune. Cet état d'infortune, que trop ſouvent le Juſte éprouve

ici-bas, ſeroit une forte preuve pour un homme judicieux, qu'il y a une autre vie où tout ſera compenſé (1); mais un homme qui

(1) C'eſt la réflexion d'un homme que les incrédules écoutent volontiers. „ Quand je n'aurois, *dit* J. J. Rouſſeau, *Art. de la ſpir. de l'ame*, d'autres preuves de l'immortalité de l'ame que le triomphe du Méchant & l'oppreſſion du Juſte, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort ". J'ajoute ici un paſſage ſublime d'un fameux Philoſophe anglois. Adiſſon. *Trag. de Caton d'Utique.*

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendroit ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiecles ſans fin je ſens que tu m'entraînes.
Du monde & de mes ſens je vais briſer mes chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant & terrible!
O lumiere! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connoître?
Dieu doit venger ſa cauſe & punir les pervers;
Mais

qui ſe met de niveau avec la *brute*, ſe garde bien d'y croire : Voltaire veut paroître au moins une fois conſéquent.

Dans ſon *Dictionnaire philoſophique*, l'Oracle des Sages à la moderne paroît à découvert. Autrefois il étoit enveloppé, inſinuant, captieux ; mais dans ce livre, qu'on pourroit nommer à juſte titre *anti-philoſophique*, *antichrétien*, *antihumain*, on y voit un Energumene furieux, qui s'arme avec d'autant plus de violence, qu'il s'étoit plus long-tems retranché. Cette abominable *production eſt une ſatyre* ſcandaleuſe des myſteres, de la morale & de la diſcipline du Chriſtianiſme. C'eſt un cours complet de matérialiſme : le Déiſme eſt annoncé comme la Religion du bon-ſens, des Philoſophes & des Sages (1). Enfin

---

Mais comment ? dans quel tems, & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime,
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime....
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte :
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte.
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil,
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil.

(1) M. Turretin, dans ſon *Traité de la Religion* ſi généralement eſtimé, fait cette obſer-

l'Auteur y déploie ouvertement les blaſphêmes mille fois répétés dans ſes écrits, & mille fois réfutés depuis dix-huit ſiecles. C'eſt cette affreuſe compilation qui a perdu une foule de jeunes gens, qui en a même conduit pluſieurs à l'échafaud (1). Ce Diction-

---

vation : „ Il y a des projets qui paroiſſent beaux en idée, & qui ſont inſoutenables dans la pratique. Celui des Déiſtes eſt de ce nombre. Ils ſorgent à plaiſir des tableaux de Religion naturelle, & des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux ſous cette loi. Par malheur tout cela n'exiſte que dans leur cerveau ; c'eſt *la République de Platon.* Ils n'ont pu encore trouver ſous un Ciel un peuple qui profeſsât réellement leur *naturaliſme :* & véritablement il n'y en a point. Suppoſez qu'on réuſsît à amener une nation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-tems. Vous la verriez bientôt tomber ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernieres ſuperſtitions : & pour un petit nombre d'eſprits, qui ſauroient garder un juſte milieu, le gros du monde iroit tout droit ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. C'eſt ce qui eſt arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favoriſés de la lumiere céleſte“. *Vérité de la Religion Chrét. tome I. ſect. I. ch.* 6.

(1) Tout le monde ſait ce qui eſt arrivé à Abbeville en Picardie en 1766. Deux jeunes libertins y furent condamnés au feu pour avoir inſulté à la Religion, briſé un Crucifix & chanté des infamies ; ils avouerent que les mauvais livres, & en particulier le *Dictionnaire Philoſophique* de Voltaire, étoient la cauſe de leur

naire, ainſi que la *Pucelle* & *Candide*, font rougir l'homme le plus familiariſé avec le crime. Chaque ligne eſt ſalie par des ordures dégoûtantes, ou des groſſiéretés ſtupides. Par-tout on y voit un ſtyle bas, qui exprime des mœurs encore plus baſſes, dignes de Voltaire & de la populace des carrefours. Dans une Brochure qui a pour titre, *Défenſe de mon Oncle*, il joint aux injures les plus

---

perte. Ce livre abominable fut jetté, par ordre du Parlement de Paris, dans le bûcher qui conſuma le Chevalier de la Barre. Le châtiment eſt terrible; & on peut aſſurer que ſans l'apparition du *Dictionnaire Philoſophique* & des autres libelles de Voltaire, l'humanité des Juges & la bonté du Roi ſe ſeroient laiſſé toucher. Mais on crut, avec raiſon, qu'il étoit néceſſaire d'arrêter le venin d'un mal contagieux & épidémique, par un exemple effrayant.

A Bayeux en Normandie, la même année, un jeune aſſaſſin a fait un pareil aveu en montant ſur l'échafaud. Je pourrois citer bien d'autres exemples qu'on ne me conteſteroit pas, mais que la prudence & l'honneur des familles m'obligent à taire: voilà les fruits de la nouvelle Philoſophie.

Un de nos Journaliſtes aſſure avoir connu un Seigneur de la Cour, Philoſophe à la moderne, qui chaſſa ſon valet-de-chambre, parce qu'il le ſurprit liſant le *Dictionnaire Philoſophique*: & il ajouta qu'il avoit le plus grand intérêt, que ſa femme, ſon valet & ſon cuiſinier cruſſent en Dieu. C'eſt ce qui ne demande point d'explication.

atroces, les obſcénités les plus révoltantes. Il y a des chapitres intitulés, *de la Sodomie*, *de l'Inceſte*, *de la Beſtialité*, &c. La ſuite des chapitres s'accorde à merveille avec leur titre. Il eſt inconcevable comment un homme oſe étaler une ſi étrange dépravation; & il eſt encore plus incompréhenſible comment, avec de ſi monſtrueux ſyſtêmes, il ait pu trouver un ſeul partiſan. Il eſt inutile de parler du *Tableau du genre humain*, de l'*Hiſtoire du Parlement*, de la *Philoſophie*, de l'*Hiſtoire*, & de tant d'autres ouvrages hiſtoriques, qui ne ſont capables de piquer la curioſité des lecteurs, que par la hardieſſe & la licence qui y attaquent les objets les plus reſpectables. Il ſuffit de dire que les fautes, les erreurs & les bévues s'y entre-choquent à chaque page, & que l'Ecrivain répete... répete... répete ſans ceſſe les menſonges qu'il a déja mille fois répétés. Je paſſe également ſous ſilence un tas de brochures infames & obſcenes: je craindrois de ſalir l'imagination des ames honnêtes & des cœurs chaſtes; mon but eſt de donner une idée de l'Au-

teur (1). Ceux qui desirent connoître Voltaire à fond, peuvent lire tous les beaux & solides ouvrages qui l'ont réfuté, & en particulier ceux de M. l'Abbé Nonote (2), qui, en blessant son amour-propre, ont si fort échauffé sa bile contre ce savant Ecrivain.

---

(1) Sceau des Œuvres de Voltaire : *fausse Philosophie, abus & fanatisme de la raison, politique hardie, injuste ; fléau de la société. Indifférence criminelle sur la Religion, sur le culte. Doctrine fausse & téméraire sur l'homme, sa nature, ses devoirs, son sort. Histoire ulcérée du Dieu vivant. Haine envenimée & calomnieuse du saint Ministere. Satyre caustique de la Religion & de ses Adorateurs. Critique indécente des Oracles sacrés. Antichristianisme plus acharné que celui des Juliens & des Celse. Faux Déisme, rentrant dans l'Athéisme.* Dial. entre les Philosophes modernes.

(2) Voyez les *Erreurs de Voltaire*, 2 vol. in-12. Le *Dictionnaire Philosophique de la Religion*, 4 vol. in-12, par M. l'Abbé Nonote. Le *Tableau Philosophique*, 1 vol. in-12. Le *Dictionnaire Antiphilosophique*, 2 vol. in-8vo. Les *Trois Siecles Littéraires*, par M. l'Abbé Sabatier, art. Voltaire, &c.

CARACTERE DE VOLTAIRE.

VOltaire acharné contre la Religion de ſes Peres, n'a pas été moins furieux contre ſes adverſaires. L'apôtre de la tolérance a été l'homme le plus intolérant (1). Un grand nombre d'hommes de lettres eſtimables par leurs talens, leurs mœurs & la ſolidité de leurs ouvrages, ſont deve-

(1) Voltaire & tous les défenſeurs de la tolérance ont fourni contre elle un argument invincible. Voici un raiſonnement ſimple tiré de leurs principes. Ils conviennent que l'Athéiſme eſt le plus grand fléau du genre humain. J. J. Rouſſeau dit qu'*il faut punir les Athées qui dogmatiſent.* Le *Dictionnaire Encyclopédique* les juge dignes de mort, ainſi que les Déiſtes, qui nient une Providence : or, le mépris de la Révélation & même l'indifférence de la Religion, conduit à l'Athéiſme : la tolérance eſt donc auſſi nuiſible que l'Athéiſme, puiſqu'elle en eſt la mere. Et ſi quelqu'un demandoit, qui l'emporte en méchanceté, l'enfant ou la mere ?

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?

Virgile, Eclog. 8, fournit aiſément la réponſe :

Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

nus l'objet de ſa haine. Leur réputation, pour avoir refuſé de plier ſous ſon deſpotiſme, a été en butte à ſa jalouſie & à ſa malignité. C'eût été peu pour lui de ſe montrer injuſte à l'égard de leurs talens; il a cherché à rendre leurs perſonnes odieuſes: aveuglé par ſon amour-propre inflexible, il a cru tenir dans ſes mains le fléau du ridicule, & par-là les intimider & ſe rendre l'arbitre des jugemens du public: & quiconque a été ſon ennemi, ou a refuſé d'être ſon admirateur, s'eſt vu impitoyablement déchiré par ſes traits. Jamais haine ne fut plus féconde en ſatyres & en imputations fauſſes: delà ce déluge de libelles, qui ne ceſſeront de conſigner ſa honte à la poſtérité, ſans nuire aux perſonnes qu'ils décrient (1). Ce ſera donc pour avoir été les amis de la vérité, les zélateurs de la Juſtice & de la Religion, qu'ils auront

(1) Freron s'eſt attiré la haine de Voltaire & de tous les faux Philoſophes, parce qu'il a eu le zele & le courage de s'élever contre leurs ſyſtêmes. En ſervant la Religion & l'Etat, s'il a eſſuyé des ſatyres & des calomnies, il a mérité & acquis l'eſtime de tous les bons citoyens qui le regrettent ſincérement.

encouru ſes diſgraces. Mettons le Public en état de juger, comment le doux & tolérant Voltaire traitoit ſes ennemis. Je commence par le célebre & malheureux Rouſſeau, qu'il a appellé ſon modele & ſon ami ; écoutons ce que ce grand homme en écrivoit lui-même à un de ſes amis.

Lettre de M. Rouſſeau, au ſujet des calomnies répandues contre lui par le Sr. Arouet de Voltaire.

„ On vient de m'envoyer, Monſieur, le nouveau libelle que Voltaire a publié contre moi. Les affronts qu'il a eſſuyés à l'occaſion des premiers, ne l'ont point découragé. Celui-ci eſt ſur le même ton ; il eſt compoſé de deux pieces, dont l'une eſt une préface en proſe ſous le nom de ſes éditeurs ; l'autre eſt cette Epitre à Madame Du-Chatelet, dont toutes les nouvelles de Paris & les Gazettes de Hollande me menacent depuis quelques mois. L'un & l'autre de ces deux chefs-d'œuvres étoient deſtinés à paroître à la tête de la nouvelle

piece

piece de théatre qu'il vient de faire imprimer à Paris. Mais les approbateurs les ayant rejettés avec l'indignation qu'ils méritent, il s'eſt aviſé, pour ne point perdre le fruit d'un ſi beau travail, de les envoyer à Amſterdam, avec ordre de les publier, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, & d'être privés à jamais de l'honneur d'imprimer ſes œuvres. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous n'attendez pas de moi une réponſe du même ſtyle: il y a trop longtems que Voltaire eſt en poſſeſſion de donner la comédie au Public, pour vouloir lui diſputer un ſi heureux privilege. Les injures groſſieres qu'il me dit, & les abſurdités dont elles ſont accompagnées, ne prouvent autre choſe contre moi que ſa haine, dont je n'ai garde de m'affliger, & qui me fait beaucoup plus d'honneur que ſon eſtime. Mais puiſque vous deſirez ſavoir l'origine de cette haine, il faut vous mettre en état d'en juger vous-même, par un récit abrégé de tout ce qui s'eſt paſſé entre lui & moi, depuis que je le connois.

„ Des Dames de ma connoiſſance m'a-

voient mené voir une Tragédie des Jéſuites au mois d'Août de l'année 1710; à la diſtribution des Prix, qui ſe faiſoit ordinairement après ces repréſentations, je remarquai qu'on appella deux fois le même écolier. Je demandai au P. Tarteron, qui faiſoit les honneurs de la chambre où nous étions, qui étoit ce jeune homme ſi diſtingué parmi ſes camarades? Il me dit, que c'étoit un petit garçon qui avoit des diſpoſitions ſurprenantes pour la poéſie, & me propoſa de me l'amener; à quoi je conſentis. Il me l'alla chercher, & je le vis revenir un moment après avec un jeune écolier, qui me parut avoir ſeize à dix-ſept ans, d'aſſez mauvaiſe phyſionomie, mais d'un regard vif & éveillé, & qui vint m'embraſſer de fort bonne grace. Je n'en appris plus rien depuis ce moment, ſinon environ deux ans après, que me trouvant à Soleure, j'en reçus une lettre de compliment accompagnée d'une Ode qu'il avoit compoſée pour le prix de l'Académie, & ſur laquelle il me demandoit mon ſentiment que je lui marquai avec toute la ſin-

cérité qu'on doit à la confiance d'un jeune homme qu'on aime. J'appris pourtant que l'Académie avoit mis cette Ode au rebut, & que l'année d'après une ſeconde Ode, qu'il avoit faite à deſſein de reprendre ſa revanche, avoit eu le même ſort. Il continuoit cependant à m'écrire de tems en tems, toujours dans les mêmes termes exagérés, m'appellant ſon maître & ſon modele, & m'envoyant quelquefois de petites pieces de ſa façon, où ſon génie mordant & amer commençoit à ſe développer; mais à la vérité très-mal pourvu de ce ſel & de ces graces naïves qui aſſaiſonnent la bonne plaiſanterie, & dont le privilege eſt de mettre le Lecteur dans les intérêts de l'Ecrivain : art que le fiel & la colere n'enſeignent point, & que Voltaire, comme on voit, n'a jamais connu. Il me reſte encore quelques-unes de ſes lettres : & M. le Baron de Breteuil, qui le protégeoit, & qui m'a toujours écrit réguliérement juſqu'à ſa mort, ne manquoit jamais, de ſon côté, de me parler de lui, & de m'informer tantôt de ſes ſuccès, tantôt de ſes diſgraces. C'eſt par

les lettres de ce Seigneur que je conſerve encore écrites la plupart de ſa main, que j'ai ſu une partie des premiers malheurs de ce Poëte fougueux, dont un ſeul auroit dû lui ſuffire pour le corriger, s'il étoit ſuſceptible de correction. Le *Soufflet* qu'il s'attira de la main du vieux Poiſſon dans les foyers de la Comédie, la *Balafre* dont il fut marqué au pont de Seve (1) par un Officier qu'il avoit calomnié, ſon *Empriſonnement à la Baſtille* pour des vers ſatyriques & ſcandaleux, ſes fureurs ridicules au Parterre & au Théatre pendant qu'on ſifflöit ſon *Artemire*, & une infinité d'autres faits que je retrouverois dans les lettres qui me ſont reſtées de M. de Breteuil, ſi je voulois prendre la peine de les

(1) Le digne châtiment qu'il reçut à Seve, dans le tems de la Régence, châtiment dont il ſe crut bien dédommagé par les *mille écus*, que ſon avarice reçut pour conſoler ſon honneur. Baſtonad encore à Londres de la main d'un Libraire Anglois, accident douloureux, qui lui fit ſolliciter vivement & obtenir la grace de revenir en France. C'eſt ainſi que le méme fléau, qui l'en avoit fait ſortir, l'y a fait rentrer, pour y eſſuyer pluſieurs autres affronts d'une autre eſpece.

y chercher. Ce que je ne rapporterois même pas, ſi ce n'étoit pour montrer par ce témoignage d'un commerce familier, ſoutenu ſans interruption vingt ans durant avec un des plus illuſtres amis que j'aie jamais eu. Quelle eſt l'impudence d'un impoſteur, qui oſe avancer que j'ai manqué à mon bienfaiteur, & *piqué*, comme il dit, *le ſein qui m'avoit ranimé*; pendant que ſon amitié & ma reconnoiſſance ſont un fait avéré publiquement dans mes ouvrages mêmes, dont un des plus conſidérables eſt l'Epitre que je lui ai adreſſée. . . . . .

„ J'étois encore à Vienne lorſqu'il m'envoya ſa Tragédie d'*Œdipe*. Quels que ſoient les défauts dont cette piece fourmille, comme ma coutume eſt de les excuſer dans le jeunes gens, juſqu'à ce que le tems & l'étude aient mûri leur génie, je lui fis une réponſe dont un plus habile homme que lui auroit dû être ſatisfait: je l'avertis ſeulement de parler déſormais avec un peu plus de retenue de Sophocle & des autres grands Hommes qu'il maltraitoit dans ſes Préfaces. Il m'envoya quelque tems après une

pliment de Voltaire, que c'étoit lui-même qui étoit arrivé dans la ville à minuit, & qui avoit commencé à y ſignaler ſon entrée dans ce beau début. Je l'allai voir l'après-dîner, & dès le lendemain je ne manquai pas de le produire chez M. le Marquis de Prié, qui gouvernoit alors chez Madame la Princeſſe de la Tour, & dans les autres maiſons où j'étois reçu, & où, à ma grande confuſion, il ne débuta pas mieux qu'il avoit fait dans l'Egliſe des *Sablons*. Son ſéjour fut d'environ trois ſemaines, pendant leſquelles j'eus à ſouffrir pour l'expiation de mes péchés, tout ce que l'importunité, l'extravagance, les mauvaiſes diſputes d'un étourdi fieffé peuvent cauſer de ſupplices à un homme poſé & retenu. Mais, comme Dieu m'a doué d'une patience qui ſouvent tourne plus à mon dommage qu'à mon profit, je ne lui en témoignai rien; je continuai à le combler de toutes ſortes de civilités & de complaiſances. Il me confia ſon Poëme de *la Ligue*, que je lui rendis deux jours après, en l'avertiſſant en ami d'y corriger les dé-

clamations ſatyriques & paſſionnées où il s'emportoit à tous propos contre *l'Egliſe Romaine, le Pape, les Prêtres Séculiers & Réguliers* (1) *& enfin contre tous les Gouverne-*

(1) A l'occaſion de ſes déclamations contre les Religieux & les Religieuſes, voici la lettre que lui écrivit la Sœur *des Anges*, Religieuſe de l'Annonciade, & ſa Tante.

„ Que vous tenez mal votre parole, mon cher Neveu! Vous m'aviez promis de reſpecter la Religion, & ceux qui la pratiquent, & ce ſont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuſes, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, & que vous peignez comme des eſclaves malheureuſes? Vous, qui vous piquez d'être humain, pourquoi inſultez-vous à leur infortune? Si elles ſupportent le joug avec réſignation, on doit les admirer; ſi c'eſt avec impatience, il faut les plaindre & non pas les inſulter. Vous parlez ſans ceſſe de faire du bien, & vous ne ceſſez de faire du mal: vous voulez ſoulager des infortunés, & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne reſtoit à de pauvres Religieuſes, après l'entier abandon des eſpérances du ſiecle, que l'idée qu'on reſpectoit leur état, & qu'on partageoit leurs peines: & vous, Philoſophe ſenſible, vous conſolateur des hommes, vous chantre de la vertu, vous leur enlevez cette foible conſolation.

„ Pourquoi voulez-vous ouvrir les cloîtres? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, ſi aucune de vos parentes n'y étoit entrée. Nos villes ſont remplies de

vernemens eccléſiaſtiques & politiques; le priant de ſonger qu'un Poëme épique ne

---

de vieilles filles, & vous vous plaignez ſans ceſſe du mal que font les Couvents. Commencez à ſacrifier une partie de votre fortune à faire établir les Célibataires du ſiecle, & puis vous parlerez de rendre utile les Célibataires de la Religion. Mais je vous connois, mon cher Neveu! vous êtes bien éloigné de propoſer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous ſouciez fort peu, que de celui de votre commerce *typographique*, qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde, & vous cherchez des ridicules hors du monde.

„ Ne craignez rien, mon Ami, pour l'extinction de l'eſpece humaine, elle n'abonde que trop, ſur tout en Poëtes obſcenes & en Philoſophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun ſiecle (grace à vos ſermons ſur le luxe) autant de *Comédiens*, de *Baladins*, de *Farceurs*, de *Muſiciens*, de *Parfumeurs*, de *Perruquiers*, de *Courtiſannes* qu'on en voit à préſent? L'Egypte n'avoit pas autant de ſauterelles. Soyez reconnoiſſant au moins une fois dans votre vie, & convenez que, ſi vous ne devez pas beaucoup aux Religieuſes, vous avez de grandes obligations aux Religieux. Les Jéſuites vous ont inſpiré le goût des belles-lettres & de la vertu; & ſi vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'eſt pas leur faute. Comment auriez-vous compoſé votre *Hiſtoire générale*, ſans le ſecours de ces ſavans ſolitaires, dont vous enviez tant les richeſſes, & ſi peu les vertus? Mais il y a plus: les mains laborieuſes de ces vertueux Cé-

doit pas être traité comme une ſatyre, & que c'eſt le ſtyle de Virgile qu'on s'y doit

---

nobites n'ont-elles pas défriché & fertiliſé les cantons les plus ſtériles, & peut-être celui que vous habitez? Leurs domaines ne ſont-ils pas encore la portion de l'Etat la plus peuplée, la mieux cultivée? Leurs maiſons ne ſont-elles pas la reſſource de tant d'autres qu'elles ſoulagent du poids d'une trop nombreuſe famille? Beaucoup de familles illuſtres n'ont-elles pas été relevées dans leur chûte par elles, & ſoutenues dans une ſplendeur utile au ſervice du Roi & au bien du Royaume?

„ Quand on a de la raiſon & de l'humanité, peuton-être jaloux des biens eccléſiaſtiques? Ne ſont-ils pas le patrimoine de ces Communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une vertu ſi héroïque? N'en a-t-on pas donné une partie á ces hôpitaux, où l'indigence eſt ſecourue par un ſexe délicat, qui ſacrifie la beauté & la jeuneſſe, & ſouvent la haute naiſſance, pour ſoulager ce ramas des miſeres humaines, ſi humiliantes pour notre orgueil, & ſi révoltantes pour notre délicateſſe?

„ Les biens eccléſiaſtiques ne ſont-ils pas encore le partage de ces Colleges, de ces Séminaires, de ces Ecoles plus que jamais néceſſaires á l'éducation de la jeuneſſe? L'avantage de l'Etat, celui de la Religion, ſe réuniſſent pour vous impoſer ſilence. Voyez le *bien* où il eſt, & ne vous piquez pas de chercher un *mieux* qui ſeroit peut-être le pire.

„ Qu'il eſt mal-adroit de ſe plaindre ſans ceſſe, que l'Egliſe dépeuple l'Etat! Il y a ſoixante ans que chaque Maiſon Religieuſe (quoique le nombre en fût plus grand alors), comptoit au moins le double de ſujets plus qu'au-

propoſer pour modele, & non celui de Juvenal. Je lui donnai en même tems les louanges que je crus qu'il méritoit ſur pluſieurs caracteres, qui m'avoient paru aſſez bien touchés, & ſur-tout ſur celui de M. de Roſny, que j'ai été fort ſurpris de voir

---

jourd'hui ; le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en poſſede. Avouez que ce n'eſt pas le Clergé ſéculier qui nuit à la population ; & vous, qui voulez qu'on tolere les erreurs monſtrueuſes des *Idolâtres*, des *Turcs*, des *Quakers*, tolérez les vertus de vos concitoyens. Adouciſſez l'âcreté de vos déclamations contre les Religieux, tandis que vous vomiſſez votre bile contre eux. Il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux qui levent des mains pures au Ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre ſur vous. . . Je me joins à ces bonnes ames, mon cher Neveu ; & comme je m'intéreſſe toujours à la vôtre, je dois finir par quelques avis qui peut-être ne ſeront pas inutiles.

„ Vous déclamez ſans ceſſe contre des perſonnes que vous ſuppoſez être malheureuſes ; cela n'eſt pas humain : vous les injuriez ; cela n'eſt pas noble : vous oppoſez au tableau de leurs vertus celui des bienfaits que vous dites répandre ſur les infortunés ; cela n'eſt pas modeſte. Le Chrétien ſe tait ſur le bien qu'il fait, le Sage n'en parle pas. . . . . Gardez ſur-tout le ſilence ſur l'Egliſe que vous avez réparée, car il vaudroit beaucoup mieux ne pas déchirer le ſein de l'Egliſe univerſelle, que d'embellir des Chapelles de village. Je ſuis tout à vous, &c. &c. Sœur DES ANGES.

retranché depuis, pour ſubſtituer à ſa place celui de l'Amiral de Coligni, le héros des Proteſtans à la vérité, mais encore plus véritablement le boute-feu de la France. J'en ai ſu depuis la raiſon fondée ſur le reſſentiment d'une menace humiliante qu'il s'étoit attirée de feu M. le Duc Sully, ſon premier protecteur, dont il n'avoit appaiſé la juſte indignation, que par une de ſes baſſeſſes ordinaires. Comme il faiſoit régulièrement ſa cour à Madame de Rupelmonde, je ne pus me défendre des inſtances qu'il m'avoit faites pluſieurs fois, en préſence de cette Dame, de lui réciter quelques-uns des ouvrages nouveaux, que je deſtinois à l'édition de *Londres*, où je me rendis à ce deſſein quatre mois après. Il les loua beaucoup en ſa préſence, & il ne s'aviſoit point encore d'y trouver le *Germaniſme*, dont il fait aujourd'hui le refrain perpétuel de ſes agréables plaiſanteries. Je ne prétends point m'ériger ici en champion du mérite de mes ouvrages : ce n'eſt ni à Voltaire, ni à moi d'en juger ; c'eſt au Public, dont il paroît juſqu'à préſent

que mes Libraires ne ſe plaignent pas. Je ſuis pourtant bien aiſe d'apprendre à ce prétendu plaiſant, que je n'ai jamais ſu un mot d'Allemand, que dans tous les pays où j'ai été, j'ai toujours vécu avec des gens qui parloient François mieux que lui, qui ſavoient mieux que lui ce que c'eſt que la propriété & la vraie harmonie du langage, qui n'ont point l'oreille aſſez gâtée pour confondre la prononciation de *pere* avec celle de *guerre*, pour croire qu'*amour* & *amour*, pris dans le même ſens, faſſent une bonne rime, & pour taxer de pédanterie ridicule la correction des Malherbes, des Corneilles & des Racines, oppoſée à la licence des Chantres de la Samaritaine. . . . . .

„ Il fit avec Madame de Rupelmonde le voyage de la Hollande, d'où on me manda, peu de tems après ſon départ, une infame tracaſſerie de ſa façon, qui avoit penſé mettre les armes à la main à M. Banage & à M. le Clerc, qui alloit produire un fâcheux éclat contre ces deux Savans, ſi un éclairciſſement venu à propos n'avoit

fait bientôt après retomber leur indignation ſur l'auteur de l'impoſture. Ce procédé, beaucoup plus ſérieux que ſes autres impertinences, m'avoit mal diſpoſé à le bien recevoir à ſon retour. Je crus pourtant devoir me contraindre pour le peu de tems qu'il avoit à reſter à Bruxelles; & tout alloit encore aſſez bien entre nous, lorſqu'un jour, m'ayant invité à le mener à une promenade hors de la ville, il s'aviſa de me réciter une piece de vers de ſa façon, portant le titre d'*Epitre à Julie*, ſi remplie d'horreurs contre ce que nous avons de plus ſaint dans la Religion, & contre la Perſonne même de Jeſus-Chriſt, qui y étoit qualifié par-tout d'une épithete dont je ne puis me ſouvenir ſans frémir, enfin ſi marquée au coin de l'impiété la plus noire, que je croirois manquer à la Religion & au Public même, ſi je m'étendois davantage ſur un ouvrage ſi affreux, que j'interrompis enfin, en prenant tout-à-fait mon ſérieux, lui diſant que je ne comprenois pas comment il pouvoit s'adreſſer à moi pour une confidence ſi déteſtable. Il vou-

lut alors entrer en raiſonnement, venir à la preuve de ſes principes. Je l'interrompis encore, & je lui dis que j'allois deſcendre de carroſſe, s'il ne changeoit de propos. Il ſe tut alors, & me pria ſeulement de ne point parler de cette piece : je lui promis & lui tins parole ; mais d'autres perſonnes, avec qui vraiſemblablement il n'avoit pas pris la même précaution, m'en parlerent dans la ſuite, & entr'autres une Dame de la premiere conſidération en France, & un Prince, dont le témoignage n'eſt pas moins reſpectable, que ſa naiſſance & ſes grandes qualités. Je dirai plus bas à quelle occaſion il a changé le titre & mitigé les expreſſions de cette infame poéſie, qui, en l'état où il l'a miſe, ne laiſſe pas de faire encore horreur aux libertins mêmes. Voilà le perſonnage, qui pillant ſelon ſa coutume la fin d'une chanſon, que M. Deſpréaux fit autrefois contre Liniere, oſe dire dans ſon Epitre, que mes écrits ſeront brûlés, s'il ſe peut, avant moi ; & oublie en ce moment, qu'il n'y a pas encore deux ans qu'un de ſes livres, avoué

de lui & imprimé à ſes frais avec la lettre initiale de ſon nom, a été brûlé publiquement par la main du Bourreau, & que le Décret rendu contre lui, en cette occaſion, n'eſt pas encore purgé.

„ Je m'apperçus depuis ce jour-là qu'il étoit plus réſervé avec moi qu'à l'ordinaire. Il partit enfin, prenant ſon chemin par Marimont, où chaſſoit M. le Duc d'Aremberg, que j'allai quelques jours après trouver à Mons. Ce fut-là où j'appris de deux Gentilshommes, qu'il leur avoit parlé de moi, à Marimont, de la maniere du monde la plus indigne; & un Colonel de mes amis, qui a été depuis Général-Major & Gouverneur de Dam, me dit qu'à Mons s'étant trouvé avec lui à l'hôtellerie où il dînoit à table-d'hôte, il révolta tellement la compagnie par les propos qu'il tint ſur mon chapitre, que jamais homme ne fût plus près d'être jetté par les fenêtres : ce qui ſeroit peut-être arrivé, ſi dans le courant du diſcours il ne s'étoit pas réclamé à propos du nom de M. le Duc d'Aremberg.

„ J'ap-

„J'appris à mon retour d'Angleterre, qu'il tenoit à Paris les mêmes diſcours, & ce fut dans ce tems-là, qu'il me favoriſa de ce joli mot de *Germaniſme*, dont il fait depuis douze ans ſon épée de chevet pour combattre tous mes écrits paſſés, préſens, & à venir. Il fit quelque tems après repréſenter ſa *Mariamne*, qui me fut envoyée imprimée, par un de mes amis, à qui je n'ai pu m'empêcher de marquer dans ma réponſe une partie des impertinences, qui m'avoient choqué dans cette pitoyable *ſuperfétation poétique*, ſifflée ſix mois auparavant, & depuis rapetaſſée & redonnée au public comme neuve. Je ne ſais comment ma lettre vint à ſa connoiſſance; mais elle m'en attira bientôt une anonyme & d'une écriture contrefaite, où j'étois accommodé de toutes pieces, & à laquelle je me contentai de répondre en huit lignes, qu'après la maniere dont il avoit traité Jeſus-Chriſt, je n'étois pas aſſez délicat pour m'offenſer de ces injures; mais je l'avertiſſois qu'un homme qui avoit donné une telle priſe ſur moi, étoit obligé d'être

ſage, & d'éviter ſur-tout de ſe faire des ennemis. J'ai paſſé depuis huit à neuf ans, ſans entendre parler de lui du moins relativement à moi. Son aventure près de l'hôtel de Sully, ſa fuite de France, ſes extravagances à Londres, & ſes démêlés avec ſon Libraire, qui ſervoient tous les jours de matiere aux gazetiers, avant qu'il eût mis celui d'Utrecht daus ſes intérêts, ne me regardent ni de près ni de loin. Mais l'avis charitable, que je lui avois donné dans mon billet, le fit, à ſon retour en France, ſonger à ſes affaires; & ce fut apparemment ce qui l'engagea à changer le titre de ſon *Epître à Julie* en celui d'*Epître à Uranie*, & d'en convertir les blaſphêmes en ceux qu'il y a ſubſtitués, où il ſe contente d'avouer qu'il n'eſt pas chrétien, & de ſoutenir qu'il eſt ridicule de l'être; ce qui n'en parut pas pour cela moins digne des attentions de la Police, où il fut cité, & où il ſe tira d'affaire en diſant que cet ouvrage n'étoit pas de lui, mais du feu Abbé de Chaulieu. Si ce fait eſt vrai, comme une perſonne digne de

foi m'en assure, on peut voir sur qui doivent retomber ces lieux communs sur la calomnie.

„ Enfin, voilà la grande époque de son déchaînement. Un homme de lettres de Paris, appellé M. Delaunay, avec qui j'ai fait connoissance par écrit, m'ayant envoyé, avec la Tragédie de *Zaïre*, qui se jouoit alors, ses réflexions sur l'ouvrage & sur l'Auteur, je lui fis réponse sur le même ton; & cette réponse ayant couru contre mon intention, Voltaire, à qui un nouveau succès est toujours le prélude d'une nouvelle folie, crut que le moment étoit venu pour m'accabler, & ce fut alors qu'il produisit le fameux *Temple du Goût;* qui lui a attiré les huées de tout Paris, dont on peut dire que la révolte fut générale, & qui se chargea si efficacement de ma querelle, que jamais peut-être on ne vit une offense mieux vengée, ni un offenseur si complétement berné. Cela fut au point, qu'il passa trois mois sans oser se montrer. Ensuite de quoi, sa disgrace étant oubliée du Public, il l'oublia aussi, & essaya de se montrer sur l'eau

par ſon *Adélaïde*, qui tomba dès la premiere repréſentation, & par ſes *Lettres Angloiſes*, qui furent brûlées, comme j'ai déja dit. J'oubliois de dire qu'avant l'impreſſion de ſon *Temple du Goût*, j'avois reçu une lettre de M. Delaunay, qui m'avertiſſoit des menaces qu'il faiſoit contre moi & contre lui, & me marquoit, que ſur ces dernieres, lui ayant fait dire que s'il s'aviſoit jamais de mettre ſon nom en jeu, il pouvoit compter ſur une réplique prompte, & qui ne ſeroit pas avec la plume: ce Capitaine du Parnaſſe l'étoit venu trouver à la Comédie, où il avoit fait des excuſes & des baſſeſſes, dont M. Delaunay me mande dans la lettre, qu'il ſe ſentit autant ému de pitié que de mépris. Voilà, Monſieur, puiſque vous avez voulu le ſavoir, tout ce qui a précédé l'état d'aujourd'hui, qu'il m'auroit été facile de prévenir, ſi j'avois daigné me prêter aux ouvertures de paix qu'un de ſes amis m'a faites dès l'année derniere; & ſi javois cru digne de moi d'entrer en négociation avec un homme auſſi décrié que Voltaire. Il ne

me ſeroit pas moins aiſé d'en punir ſes diſtributeurs, ſi je voulois me prévaloir des Ordonnances fulminantes du Magiſtrat d'Amſterdam & de la Cour de Hollande contre les libelles & les ſatyres perſonnelles. Mais il m'importe trop que le caractere d'un pareil ennemi ſoit connu, & il ne ſauroit mieux l'être que par l'indignité & l'emportement de ſes écrits. Dieu merci, ce n'eſt point-là le caractere des miens : & ſi la néceſſité m'a obligé de révéler une partie de ſes turpitudes, au moins puis-je vous aſſurer que ce n'eſt point la colere qui ma mis la plume à la main..... Ainſi Voltaire peut achever de vomir tout ce qu'il a ſur le cœur : c'eſt ici la derniere réponſe en forme qu'on verra de moi. Je ſuis las de marcher ſi long-tems dans l'ordure, & il me ſuffira, ſi cela devient néceſſaire, d'envoyer à l'Imprimeur, comme on m'en a déja ſollicité pluſieurs fois le recueil de tous les brocards, tant en vers qu'en proſe, de tous les mémoires & de toutes les lettres qui m'ont été envoyés à ſon ſujet en différens tems, & ſur-tout

lors de la publication de ſon *Temple du Goût*. J'en ai de quoi fournir deux bons volumes complets. C'eſt la ſeule façon dont je puis lui répondre avec honneur, ſauf pourtant la faculté de le ſaluer en paſſant, quand l'occaſion s'en préſentera, dans les ouvrages que je pourrai faire dans la ſuite. Quant à préſent ce que j'ai dit ſuffit pour vous mettre au fait de ce que vous deſiriez ſavoir, & pour lui apprendre qu'un homme qui a une maiſon de verre, ne doit point jetter des pierres dans celle d'autrui. Je ſuis, &c. "

A Enghien, ce 22 Mars 1736.

Signé J. B. ROUSSEAU.

Cette lettre, qui auroit fait rougir tout autre que Voltaire, ne l'empêcha pas de déchaîner ſa plume, qui ne s'eſt pas arrêtée même dans ſa vieilleſſe.

Monſeigneur l'Archevêque d'Auch, connu dans ſon Dioceſe par ſa piété exemplaire, & par ſa vigilance vraiment paſtorale, donne une inſtruction pour préſerver ſes ouailles du poiſon de l'impiété ; il fait

connoître, comme il le doit, le caractere & les mœurs du plus ardent propagateur de l'incrédulité (1). Voltaire traite ce di-

(1) Le portrait de Voltaire, qu'a tracé Mgr. l'Archevêque d'Auch, eſt trop bien pour ne pas l'inſérer ici. „ Quel ennemi de la Religion la France a-t-elle élevé & nourri dans ſon ſein dans la perſonne du Poëte de nos jours ! Combien d'aveugles diſciples ſe ſont mis à la ſuite de ce trop fameux maître de l'incrédulité! . . . . . Ingrat envers ſon bienfaiteur & envers ſa Patrie, Philoſophe orgueilleux, Apoſtat mépriſable, né pour le malheur de ſon ſiecle & pour la perte d'une infinité d'ames, qu'eſt-il devenu dans l'eſtime des gens ſenſés par l'abus qu'il a fait des dons de Dieu & de la nature? Il ſe flatte de vivre dans les ſiecles futurs, mais ſi l'hiſtoire en conſerve la mémoire, qu'apprendra-t-elle à nos neveux? Qu'il fut un Auteur mercenaire, qui varia ſes talens, & qui multiplia ſes productions par le bas motif d'un vil intérêt; un vagabond, chaſſé de ſa patrie, & fugitif de Royaume en Royaume..... un Philoſophe ſans principes, ſans conſiſtance, ſans ſyſtême fixe & ſuivi, toujours flottant à tout vent, & toujours prêt à faire le ſacrifice de la raiſon au brillant d'une penſée : un Hiſtorien ſans foi, qui donne ſes idées pour des faits, & qui court après des fictions pour répandre des ridicules ſur ce que nous avons de plus ſacré : un Poëte qui auroit excellé, s'il avoit embraſſé moins d'objets. . . . . Mais par quelles indécences n'a-t-il pas déshonoré ce talent?..... Le tems diſſipera enfin le preſtige qui en fait aujourd'hui un homme ſi merveilleux Il ſe bat en déſeſpéré contre la Religion qui le pour-

gne Prélat d'*imbécille*, d'*homme qui ne ſait ni lire ni écrire.* Il le met au rang des hommes les plus vils ; il pouſſe ſa brutalité juſqu'à le tutoyer, l'appeller J. F. : il lui reproche l'argent qu'il ſuppoſe avoir prêté à ſon neveu. Or, je demande à l'homme le plus groſſier, s'il n'auroit pas mieux valu pour l'indécent Voltaire, n'avoir jamais ſu ni lire ni écrire, que de déshonorer ſes talens par de ſemblables excès.

M. Le Franc de Pompignan, Evêque du Puy en Velai, d'une famille chere à la Religion & aux Lettres, auſſi digne d'admiration par ſes talens que digne de reſpect par ſes vertus apoſtoliques, dévoile les erreurs & les blaſphêmes de l'incrédule tant de fois cité ; auſſi-tôt l'Ecrivain atrabilaire qui n'a jamais rien reſpecté, lui adreſſe deux longues lettres du *Quaker* de l'Amérique :

ſuit. Combien de fois la crainte de la mort a-t-elle porté le trouble & les horreurs au fond de ſa conſcience ? . . . . . Un jour il ſe ſouviendra des maux qu'il a faits à *Jéruſalem* ; mais les larmes dans une terre étrangere ne ſeront-elles pas celles d'un Antiochus ? *Nunc vero reminiſcor malorum quæ feci in Jeruſalem.*

rique : lettres dignes d'un Sauvage du Canada, où il y a autant de groſſiéretés que d'inepties.

La Sorbonne cenſure le Roman de *Béliſaire*, où un Citoyen oſe ſigner une attaque ouverte qu'il livre à la Religion. Voltaire fait contre un corps recommandable à tous égards des pieces bouffonnes, mais ſans ſel & ſans pudeur (1). Il oſe adreſſer ſur le même ſujet à Mr. l'Archevêque de Paris, Prélat ſi diſtingué par ſa naiſſance, ſes titres & ſes vertus, un Mandement burleſque, ſous le nom de *l'Archevêque de Cantorbery.*

Le ſavant Abbé Nonote publie une excellente critique de l'*Hiſtoire générale:* il n'emploie contre l'Auteur que la raiſon, la vérité & l'honnêteté, il lui montre les fauſſes maximes qu'il a établies, les textes qu'il a tronqués, & les conjectures haſardées & abſurdes qu'il a citées; il lui prove qu'il a avancé des faits évidemment faux; qu'il s'eſt appuyé ſur des témoignages équi-

(1) Voyez les trois Empereurs en Sorbonne: l'*Epitre à l'Empereur de la Chine.*

voques, & déshonoré par des injures; qu'il s'eſt avili par un ton que le plus mince Ecrivain rougiroit d'employer. Enfin M. Nonote voit dans l'Hiſtorien un homme de la plus mauvaiſe foi; il lui découvre ſes impiétés, & les réfute avec ſolidité & fermeté. Que fait Voltaire? Au lieu de ſe rétracter honnêtement (1), il traite ſon adverſaire d'*ignorant*, de *téméraire* & *audacieux*, de *libelliſte* & d'*énergumene*, de *frippon*, de *monſtre*, &c. Voilà comment cet ordurier ſe défendoit, en ſe livrant dans ſa vieilleſſe & ſon exil aux emportemens de la jeuneſſe la plus bouillante (2). C'eſt ainſi que ſa plume infectée n'a ceſſé de

(1) Voltaire auroit dû obſerver ce qu'il a dit dans ſes lettres ſur *Œdipe*. „ Ceux qui daigneront me critiquer, me feront toujours plaiſir : je ne leur répondrai point, mais je mettrai leurs remarques à profit “.

(2) Il a traité Monſeigneur l'Archevêque de Paris, d'*homme abſurde*; l'Evêque d'Annecy, de *fanatique hypocrite*; ſon propre Curé, d'*ivrogne imbécille*; l'Abbé Desfontaines, de *Sodomite* & de *bouc*; l'Evêque Warburton, d'*impie* & de *crocheteur*; Maupertuis, de *cuiſtre* & d'*écolier*; M. de Pompignan, d'*homme extravagant* & de *plat Auteur*; J. J. Rouſſeau, de *gredin* & de *chien-barbet*, &c. &c. &c.

diſtiller le poiſon de la calomnie & le ſel de la ſatyre ſur tout ce que l'Europe a d'illuſtre & de reſpectable.

Dans les pays étrangers Voltaire n'a pas été plus reſpectueux à l'égard même des Souverains qui l'ont d'abord accueilli. En Pruſſe il ne tenoit qu'à lui d'y paſſer des jours agréables; mais il ſe permit des familiarités indécentes avec le Monarque. Il écrivit des ſatyres atroces contre ſes favoris, il publia pluſieurs libelles, où il manqua à toutes les regles & tous les égards. Ces ouvrages furent brûlés par la main du Bourreau dans toutes les places publiques de Berlin. Ce fut à cette occaſion que le Roi de Pruſſe lui dit ces humiliantes paroles : *Je ne vous chaſſe point, parce que je vous ai appellé; je ne vous ôte point votre penſion parce que je vous l'ai donnée; mais je vous défends de reparoître devant moi.* Tabl. Phil. Cependant Voltaire ne perdit pas courage, il tâcha de ſe rapprocher du Roi; il y réuſſit juſqu'à un certain point. Le Monarque lui rendit tout ce qu'il lui avoit ôté. Mais Voltaire voyant

qu'il avoit perdu ſa confiance, & ſentant que Berlin ne pouvoit plus être un ſéjour agréable pour lui, demanda la permiſſion d'aller prendre les eaux à Plombieres; il l'obtint : mais à peine fut-il arrivé à Leipzig, qu'il écrivit de nouvelles ſatyres, malgré la parole qu'il en avoit tant de fois donnée, & malgré toutes ſes proteſtations de repentir. Ce fut alors que le Roi lui écrivit une lettre foudroyante, où il lui reproche ſon mauvais génie & toute la noirceur de ſon ame. Le Prince ne s'étoit point trompé, Voltaire n'alla point à Plombieres, il ſe rendit à Francfort, où il publia ſa ſatyre intitulée: *Vie privée du Roi de Pruſſe.* Alors le Roi irrité de ce qu'un homme ſi méchant portoit les décorations de ſes Ordres, le fit arrêter à Francfort, juſqu'à ce qu'il eût rendu la Croix, le Contrat & le Volume des Poéſies. Voltaire rendit au Réſident de Pruſſe la Clef de Chambellan & la Croix des Ordres dont il étoit décoré, & promit de rendre le reſte, quand il auroit reçu ſes malles. Le Magiſtrat de Francfort pour le traiter avec douceur, lui laiſſa la

faculté de ſe promener dans la ville, en exigeant de lui une promeſſe par écrit qu'il ne ſortiroit point de la ville ſans permiſſion. Voltaire à ſon ordinaire promit tout & ne tint rien ; car on apprit peu après, qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha à ſa ſuite des Soldats, qui le ramenerent il fut mis en priſon, & gardé par un détachement de grenadiers : ce ne fut que par la déclaration qui ſuit, qu'il ſe tira de cette affaire.

„ Je ſuis mourant, je proteſte devant Dieu & devant les hommes, que n'étant plus au ſervice de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, je ne ſuis pas moins attaché à ce Monarque, ni moins ſoumis à ſes volontés pour le peu de tems qui me reſte à vivre. Il m'a fait arrêter à Francfort pour le livre de Poéſies dont il m'avoit fait préſent : j'y reſte volontiers en priſon, juſqu'à ce que ce livre ſoit revenu de Hambourg, où je l'ai laiſſé. J'ai rendu au Réſident de Sa Majeſté Pruſſienne toutes les lettres que j'avois reçues d'Elle, & que j'avois conſervées comme de cheres marques des

bontés dont Elle m'avoit honoré. Elle veut auſſi ravoir un contrat qu'Elle avoit daigné faire avec moi ; je ſuis aſſurément prêt à le rendre comme tout le reſte, dès qu'il ſera retrouvé. Cet écrit qui n'étoit point à proprement parler un contrat, mais un pur effet de la bonté du Roi, ne tirant à aucune conſéquence, ne contenoit autre choſe qu'un remerciement de ma part, tant au ſujet de la penſion dont Sa Majeſté le Roi de Pruſſe me gratifioit avec la permiſſion du Roi mon maître, que de celle qu'il accordoit à ma Niece après ma mort, ainſi que par la Croix & la Clef de Chambellan..... Je me déclare criminel de *Leze-Majeſté* envers le Roi de France mon maître, & le Roi de Pruſſe, ſi je ne rends pas ce papier à l'inſtant qu'il ſera entre mes mains. Ma Niece, qui eſt auprès de moi durant ma maladie, s'engage ſous le même ſerment à le rendre ſi elle le trouve : & en attendant que je puiſſe avoir communication de mes papiers à Paris, j'annulle entiérement ledit écrit, déclarant ne prétendre rien dans l'état cruel

où je ſuis, que la compaſſion que doit ſa grandeur d'ame à un homme mourant.... Je ſuis obligé de dicter ceci, ne pouvant écrire, & je ſigne avec le plus profond reſpect, & la douleur la plus vive, &c. "

Signé Voltaire.

Cette diſgrace & cet empriſonnement, joint à une opération encore plus ſenſible (1), humilierent beaucoup le Poëte orgueilleux; mais il reprit bientôt ſa gaieté. A peine l'orage fut-il conjuré, que ſemblable aux matelots qui oublient les bonnes réſolutions & les vœux qu'ils ont formés pendant la tempête, Voltaire s'embarqua de nouveau ſur ſon élément favori. De nouvelles épigrammes, de nouvelles ſatyres contre le Roi de Pruſſe inonderent le Public : ce qui lui ferma l'entrée d'un Royaume où il pouvoit vivre heureux.

Exilé des Etats d'un grand Roi, chaſſé

(1) Baſtonnade terrible que lui fit donner le Roi de Pruſſe, avec ordre à l'opérateur de faire donner un reçu à Voltaire; ce qu'il exécuta ſur-le-champ, étant bien aiſe d'en être quitte à ſi bon marché.

de l'Angleterre, décrété de priſe-de-corps dans ſa Patrie, en butte à toutes les Puiſſances de l'Europe à cauſe de ſes infames ſatyres, devenu le mépris & l'horreur de tous les honnêtes gens par ſes impiétés, où ira-t-il? Quel ſera ſon aſyle? Il ne peut retourner en Lorraine (1); le Prince bienfaiſant

(1) Voltaire avoit été attiré en Lorraine par le Prince pieux & ſavant qui y régnoit alors (Staniſlas), il n'y put contraindre ſon caractere : ſon mauvais génie y fut bientôt connu, auſſi diminua-t-on les égards qu'il avoit éprouvé d'abord. Ce fut dans ce tems-là qu'il écrivit à Dom Calmet, Bénédictin & Abbé de Sennones, la lettre ſuivante; elle eſt datée de Luneville. Je préfere, Monſieur, la retraite à la Cour, & les grands hommes aux Rois. J'aurois la plus grande envie d'aller paſſer quelques ſemaines avec vous & vos livres. Il ne me faudroit qu'une cellule chaude, & pourvu que j'euſſe du potage gras, un peu de mouton & des œufs, j'aimerois mieux cette heureuſe & ſaine frugalité qu'une chere royale. Enfin, Monſieur, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir été ſi près de vous, & de n'avoir point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'inſtruire avec celui dont les livres m'ont formé, & aller puiſer à la ſource. Je vous en demande la permiſſion; je ſerai un de vos Moines, ce ſera Paul qui ira viſiter Antoine. Mandez-moi ſi vous voulez bien me recevoir; en ce cas je profiterai de la premiere occaſion que je trouverai ici pour aller dans le ſéjour de la ſageſſe ". Dom Calmet

faiſant qui fait les délices & le bonheur de cette Province, lui a déja fait connoître combien il mépriſoit les Littérateurs ſans Religion. Enfin, après avoir erré de pays

---

met lui répondit par une lettre la plus honnête, & lui accorda ce qu'il demandoit. Voltaire alla à Sennones : rien ne lui parut plus édifiant que la piété des Religieux, la candeur & la ſimplicité de leur illuſtre Abbé, qui faiſoit l'objet de ſa viſite. Il fut tellement pénétré d'admiration pour Dom Calmet & ſa profonde érudition, que le Neveu de ce grand homme & ſon Coadjuteur ayant fait graver le portrait de ſon Oncle, Voltaire lui envoya les vers ſuivans pour être mis au bas.

Des Oracles ſacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail aſſidu perça l'obſcurité :
Il fit plus ; il les crut avec ſimplicité,
Et fut, par ſes actions, digne de les entendre.

A un éloge ſi pompeux, & en même tems ſi mérité, ſuccéda la plus odieuſe palinodie. Notre Poëte, toujours énivré du deſir de paroître l'homme univerſel, voulut s'exercer ſur l'Ecriture ſainte : & pour répandre ſur ſon travail le poiſon de ſa malignité, il s'attacha aux diſſertations du ſavant Bénédictin, ayant grand ſoin de piller les objections & de ſupprimer les réponſes : & afin qu'on n'allât point à la découverte de ſes plagiats, il décrioit hautement Dom Calmet, qui avoit fait ſon admiration, en le qualifiant d'*ignorant*, d'*Ecrivain ſans jugement, ſans érudition*, &c. Voilà la probité qui régnoit dans l'ame de l'Oracle des impies.

en pays, il va fixer ſon ſéjour aux portes de Geneve, près d'une maiſon de campagne d'un de ſes amis, M. Vernet. Lié depuis pluſieurs années avec ce Profeſſeur en Théologie, l'amitié qui régnoit entre eux ſe reſſerra par la grande facilité qu'ils avoient à ſe voir; amitié qui auroit toujours duré, ſi notre Poëte n'eût fait un crime à ſon ami d'avoir de la Religion. M. Vernet, qui croyoit peut-être convertir le Philoſophe, convaincu de l'inutilité de ſes tentatives, déclara à Voltaire qu'il le verroit volontiers, pourvu qu'il s'interdît dans ſes entretiens toute eſpece de raillerie ſur la Religion. Voltaire ne put ſe retenir; il continua toujours à la combattre, quoiqu'il eût promis de ne la plus mêler dans ſes diſcours (1). Dès 1757

(1) Quel abus plus énorme & plus déshonorant de l'eſprit & de ſes talens ! La Religion aura toujours des Celſes, des Juliens, des Socins, des Bayles, des *inſenſés* : mais malheur à ces hommes qui, flattés d'ériger une école d'erreur & d'iniquité . . . . . ſe chargent de l'horreur & de l'exécration des hommes ſages & vertueux de tous les ſiecles & de tous les pays. *Réquiſitoire de M. Joly de Fleury, contre le Dict. Phil. de Voltaire.*

M. Vernet ceſſa tout commerce avec lui : alors diſpenſé de tous les ménagemens que la ſociété impoſe, il fit connoître les erreurs de Voltaire, qui de ſon côté lui déclara la guerre par un libelle, où le Profeſſeur Genevois étoit on ne peut plus maltraité. M. Vernet feignit d'ignorer d'où partoit le coup : ce mépris ne fit qu'irriter Voltaire qui recommença ſes hoſtilités. En 1766, M. Vernet publia un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois.* Cet ouvrage eſt plein de zele : on y défend la Religion contre les nouveaux Philoſophes. Auſſi-tôt l'Oracle de la Secte répand dans Geneve deux libelles, où le menſonge & la ſatyre ſont déployés avec ce ſtyle familier à notre impie. M. Vernet y eſt peint avec les couleurs les plus odieuſes. Ennuyée de ces outrages (1) multipliés contre un homme reſpectable, la République chaſſe Voltaire

(1) La République de Geneve ſe défioit de Voltaire, & le mépriſoit tellement, qu'elle avoit fait publier une défenſe à la jeuneſſe, de fréquenter cet homme dangereux : ſon *Dictionnaire Philoſoph.* fut auſſi condamné aux flammes.

des bords de ſon lac, & le repouſſe au loin. Heureuſement pour lui, il s'eſt trouvé un petit morceau de pays neutre ſur la terre qui l'a reçu; ſans quoi il auroit peut-être été forcé de finir ſon exiſtence, faute d'un local pour exiſter.

En sûreté à Ferney, où il lui a fallu tout le crédit de ſes protecteurs, pour jouir paiſiblement de ce ſéjour, ſon château devint en peu de tems le repaire des incrédules (1). C'eſt de ce magaſin d'impiétés

(1) A l'occaſion de l'eſpece d'Académie que formoit la maiſon de Voltaire à Ferney : voici une réflexion de l'Auteur du *Dictionnaire Antiphiloſophique*, article *Foi*. „ Suppoſons, *dit-il*, que dans le monde il s'éleve une ſociété de gens, qui par profeſſion & par une déclaration ouverte s'attachent à décrier le ſervice du Prince, qui s'émancipent à raiſonner ſur ſes ordres comme il leur plaît, & qui les rejettent avec mépris; qui parlent de ſa perſonne ſans reſpect, & traitent de foibleſſe & de petiteſſe d'eſprit tous les devoirs qu'on lui rend; qui tournent en ridicule le zele qu'on témoigne pour ſes intérêts, & la diſpoſition où l'on paroît être de mourir, s'il étoit néceſſaire, pour ſa cauſe : enfin, qui débitent à toute occaſion des maximes injurieuſes à la Majeſté Royale, & capables de renverſer les fondemens de la Monarchie. Je demande ſi on ſouffriroit des hommes de ce caractere, ſi l'on ne travailleroit pas à les exterminer ? Il s'éleve des Société-

que ſont ſortis ces Romans pleins d'ordures, ouvrages les plus révoltans & les plus faits pour alarmer la pudeur, la Re-

---

tés d'*incrédules* & de *libertins* (dont on peut dire Voltaire le chef) qui par leurs impiétés & leurs railleries profanent les choſes ſaintes, décréditent autant qu'ils le peuvent le ſervice de Dieu ; qui attaquent Dieu même & voudroient en effacer toute idée de notre eſprit, & s'efforcent de le faire paſſer pour une Divinité imaginaire ; qui ne tiennent nul compte de ſes Commandemens, ni de ſon Culte : & regardent comme ſuperſtition tous les hommages dont on l'honore; qui cherchent à lui ravir ſes adorateurs, à renverſer ſes Autels. . . . Il y a des impies de cette ſorte, & il y en a plus que jamais, & on les écoute, on les ſouffre dogmatiſer impunément ! Mais *ce ſont du reſte d'honnêtes gens*, dit-on. J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, & qu'il m'a toujours choqué ; car j'y trouve la qualité d'*honnête-homme* étrangement avilie. *A la Religion près, c'eſt un fort honnête homme.* Quelle exception, *à la Religion près !* C'eſt-à-dire que *c'eſt un fort honnête homme*, à cela près qu'il manque au devoir le plus eſſentiel de l'homme, qui eſt de reconnoître & d'adorer ſon Créateur. C'eſt-à-dire que *c'eſt un fort honnête homme*, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, & ſelon leſquels il doit être déterminé à toutes choſes, dès qu'il s'agira de ſon intérêt, de ſon plaiſir & de ſa paſſion. En un mot, *c'eſt un fort honnête homme*, à cela près qu'il n'a ni foi, ni loi ; mettez-le à certaines épreuves & fiez-vous-y, vous verrez ce que c'eſt que cet honnête homme ".

ligion & l'Etat : ouvrages qui ont empoiſonné & détruit les mœurs de notre capitale : ouvrages vendus tous les jours publiquement (1) malgré la défenſe du Gouvernement : ouvrages qui ont fait une révolution étonnante dans les Provinces les plus attachées à la Religion de leurs peres & à leur Patrie.

Pendant que Voltaire, *cet Ecrivain nourri des Maximes Angloiſes, s'abandonnoit à une liberté effrénée de penſer & de dire les choſes les plus dangereuſes* (2); & qu'il reprochoit aux Philoſophes de Paris de ne pas l'imiter (3); la Providence le força lui-

(1) J'ai été on ne peut plus étonné, dans le ſéjour que j'ai fait à Paris, de voir, tant au *Palais Royal* qu'aux *Tuileries*, vendre & expoſer en public, la *Pucelle*, *Emile*, le *Dictionnaire de Bayle*, &c. J'ai penſé que les Magiſtrats étoient mal ſervis dans la Capitale, & que ce ſeroit un bien de les avertir, qu'on ſurprend leur Religion.

(2) Penſée de M. Thomas ſur V***, dans ſes Réfl. phil. & litt. du poëme de la Religion.

(3) Voici une anecdote que M. d'A*** ne peut pas nier honnêtement : on la tient de lui. Voltaire écrivit pour reprocher à quelques Philoſophes de ſa ſecte leur ſilence & leur inertie. On lui répondit qu'il lui étoit aiſé de parler & d'écrire dans un Château hors du Royaume avec

même de ſuſpendre ſa plume, en l'affligeant par deux fortes maladies, qui parurent le ramener à ſon devoir & le replacer au nombre des Fideles.

En 1768 & 1769 toutes les Gazettes ne firent que retentir des Rétractations, Confeſſions & Communions de Voltaire (1).

---

cent mille livres de rente; mais qu'il ſeroit diſcret s'il demeuroit dans la rue de M. le Procureur-Général, ou près de la Baſtille.

(1) Il y avoit long-tems que Voltaire faiſoit des Rétractations & Confeſſions de foi pour parvenir à ſes fins. On ſait qu'il fut exclu en 1743 de l'Académie Françoiſe à cauſe de ſes impiétés. Cette humiliation auroit étouffé les deſirs d'un homme ſenſé : Voltaire ne ſe rebuta pas; une place vint à vaquer au bout de trois ans : nouvelles batteries dreſſées pour briſer les barrieres qu'il n'avoit pu entr'ouvrir à la premiere attaque. On lui fit connoître la nature des obſtacles qui l'avoient exclu : alors notre Poëte fit imprimer une Confeſſion de foi, rétracta les ouvrages que ſa licence avoit enfantés, & ſe préſenta avec ces nouveaux titres. L'Académie lui pardonna, oublia le paſſé, eſpéra de l'avenir, & reçut le Néophite qui démentit bientôt les eſpérances; car, peu après ſa réception, on diſcuta, lui préſent, un point de littérature. M. Danchet eut le malheur de ne pas être de ſon avis : Voltaire, qui vouloit par-tout tenir le ſceptre, le traita fort injurieuſement. Le diſcret Fontenelle, homme poli & honnête, lui dit, *Monſieur Voltaire, vous juſtifiez bien la répugnance que nous avons toujours eu de vous admettre parmi nous.*

Il écrivit lui-même aux Gazetiers pour qu'on les publiât. On deſireroit pouvoir le féliciter ſur la ſincérité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768 ; mais la charité la plus indulgente ne ſauroit ajouter foi aux démonſtrations extérieures, qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à ſon comble. M. l'Evêque d'Annecy parut ſi peu touché de la droiture de ſes intentions, qu'ayant appris la Communion de Voltaire le jour de Pâque dans l'Egliſe paroiſſiale de Ferney, & le diſcours qu'il avoit fait au Peuple ſur les larcins & ſur le vol, ſe crut obligé de lui écrire, le 11 Avril 1768, une lettre, où il déploya tout le zele d'un Paſteur éclairé & charitable. Il lui faiſoit connoître combien il deſiroit que ſa converſion fût ſincere, & lui indiquoit avec ménagement les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir ſur ſon compte les perſonnes qui avoient été plus ſcandaliſées qu'édifiées de ſa Communion, qu'il auroit dû faire précéder & ſuivre de quelques circonſtances plus édifiantes.

Voltaire

Voltaire répondit à cette lettre avec un ſtyle qui n'annonçoit pas le Philoſophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la lettre qu'il a reçue; & au lieu d'entrer dans les vues ſages qu'on lui propoſe, il fait un étalage de tout le bien qu'il a fait à ſes Vaſſaux (1). Il rappelle le ſouvenir de l'Egliſe qu'il a fait bâtir (2), &

(1) ., Quoi, *dit très-bien l'Abbé* Nonote; un Auteur aura amaſſé des richeſſes, qui ſeront autant le fruit de ſes tours d'adreſſe que de ſes talens; il ſe fera connoître pour un parjure, un impie, un vilain, un débauché, un homme ſans foi & ſans loi: mais dans ſa décrépitude il ſacrifie quelque partie de ſes richeſſes à ſon orgueil, il veut ſe faire la réputation d'homme bienfaiſant; ſelon ce ſyſtême, il faut le regarder comme très-vertueux. Oh, Monſieur de la diſſertation, la vilaine choſe que votre vertu!... Le même homme, *dans les principes du diſſertateur*, peut être en même tems très-criminel & très-vertueux; car il peut prendre, voler & piller d'une main, & répandre de l'autre. Le monſtre Néron dépouilloit de ſages Sénateurs pour enrichir ſon infame Sporus: le monſtre, dit notre diſſertateur, étoit alors reſpectable par ſa vertu. Comment doit-on regarder un Philoſophe, qui établit de tels principes? Comme un fou. *Dict. Antiphil. art. Vertu.*

(2) „ L'ame de Voltaire, *dit* Sherloch, *lettre* 25, a été le théatre de toutes les ambitions. Il a voulu être homme de lettre univerſel, il a voulu être riche, il a voulu être noble, il a réuſſi en tout. . . . . Il a

paroît plus content d'avoir édifié une Egliſe que convaincu de la néceſſité d'édifier ſon prochain. Delà il paſſe à une juſtification un peu amere au ſujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte : enfin dans un *Poſt-ſcriptum* il juſtifie le ſermon du jour de ſes Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroiſſe, à ce qu'il prétend, d'inſtruire les Vaſſaux de tout ce qui ſe paſſe le jour qu'ils rendent le *Pain béni.*

Mgr. l'Evêque d'Annecy ne fut point content de cette réponſe ; il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes : „ Monſieur, je n'ai pu qu'être ſurpris, qu'en affectant de ne pas entendre ce qui étoit fort intelligible dans ma lettre, vous ayez ſuppoſé que je vous ſavois bon gré d'une Communion de politique, dont les Proteſtans n'ont pas été moins ſcandaliſés que

---

fait conſtruire, il y a douze ans, ſon tombeau, à côté de ſon Egliſe, en face de ſon Château. Dans l'Egliſe qui eſt petite, il n'y a rien d'extraordinaire, excepté ſur l'Autel, où il y a une figure ſimple en bois doré, ſans Croix. L'on dit que c'eſt lui-même ; car on prétend qu'il a toujours eu l'idée de faire une Religion. "

les Catholiques. J'en ai gémi plus que tout autre; & ſi vous étiez moins éclairé & moins inſtruit, je croirois devoir vous apprendre en qualité d'Evêque & de Paſteur, qu'en ſuppoſant le ſcandale donné au public, ſoit par les écrits qu'il vous attribue, ſoit par la ceſſation de preſque tout acte de Religion depuis pluſieurs années, une Communion, faite ſuivant les vrais principes de la morale chrétienne, exigeoit préalablement de votre part des réparations éclatantes & capables d'effacer les impreſſions priſes ſur votre compte, & que juſques-là aucun Miniſtre inſtruit de ſon devoir n'a pu & ne pourra vous abſoudre, ni vous permettre de vous préſenter à la Table ſainte, &c. "

Mgr. d'Annecy n'en exigeoit pas trop. Une grande ame, qui revient ſincérement à Dieu, n'a pas beſoin d'une exhortation, pour donner à la plénitude de ſon retour toutes les qualités que le repentir doit inſpirer par lui-même. S. Auguſtin, plus grand génie que Voltaire, ſe porta de lui-même à déplorer ſes erreurs & ſes égaremens :

il ne ſe borna pas à un ſimple ſermon ſur le vol, que Voltaire devoit ſe prêcher à lui-même (1). Après avoir appris à Voltaire ſon devoir, Mgr. d'Annecy réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reſte de ſa lettre eſt rempli de leçons très-ſages & très-propres à faire connoître au pénitent la différence, qui ſubſiſte entre une ame élevée par le véritable eſprit de Religion, & une ame conduite par la vaine gloire d'une fauſſe Philoſophie.

Voltaire répondit encore à cette lettre

(1) Tout le monde ſait que Voltaire a fait un trafic honteux de ſa plume & de ſes talens; il a trompé & volé le public par des éditions frauduleuſes; il a vendu le même manuſcrit à différens Libraires. Jore, établi à Rouen, eſt devenu célebre par le procès qu'il intenta en 1735 à Voltaire, qui avoit cauſé ſa ruine & la perte de ſa maîtriſe, & qui refuſoit de lui payer, après l'avoir réduit dans la plus affreuſe miſere, cent quarante piſtoles que cet Auteur lui devoit. Le Mémoire, que Jore publia, montroit Voltaire ſous des couleurs ſi odieuſes, que celui-ci s'empreſſa de le faire ſupprimer; & il y réuſſit, après s'être arrangé toutes fois avec ledit Jore, qu'il penſionnoit depuis cet accommodement. L'infortuné Jore n'a pas été le ſeul à ſe plaindre des injuſtes procédés de cet Auteur; mais la plupart n'ont pas oſé avouer qu'ils avoient été ſes dupes. *Voyez le Mém. des Lib. d'Amſterdam.*

par une autre datée du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'eſprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les ſervices qu'il a rendus; & finit comme la précédente, par un anéantiſſement devant la Providence Divine, où il renferme ſon néant, ſes fautes & ſon repentir.

Dans ſa réponſe du 2 Mai de la même année, Mgr. l'Evêque d'Annecy juſtifie les perſonnes que Voltaire ſoupçonne ne l'avoir calomnié. Il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ſes écrits, il ne doit pas s'attacher à des particuliers, pour leur imputer aucune délation auprès de ſon Paſteur. Il lui fait connoître que c'eſt à lui-même qu'il doit s'en prendre, de s'être mis dans la triſte néceſſité d'avoir beſoin d'une réparation éclatante. Il l'exhorte à déſavouer les ouvrages qu'on lui attribue, & à les rétracter s'il en eſt l'auteur, comme le moyen le plus sûr de rétablir ſa réputation ſelon lui injuſtement attaquée : il termine ſa lettre en abandonnant Voltaire à ſes réflexions, & lui déclare qu'il ne

doit pas s'attendre à de nouvelles réponſes, *juſqu'à ce qu'un retour de votre part, tel que je le ſouhaite*, lui dit-il, *me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes inſtructions, & de la ſincérité du deſir de votre ſalut, qui ſera toujours inſéparable du reſpect avec lequel je ſuis, &c.*

Voltaire fit apparemment des réflexions ſur les avertiſſemens de ſon Evêque. Sans lui récrire, il prit le parti de ſe conformer à ſon devoir (1). L'a-t-il fait ſincérement?

---

(1) Voltaire ſentit ce que prouve ſi admirablement Paſchal dans le chap. 7 de ſes penſées : *Qu'il eſt plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enſeigne la Religion.* Cet argument, tel que Paſchal l'a développé, eſt très-fort, & par conſéquent trés-inquiétant & très-incommode pour les incrédules. Il en a en effet troublé un grand nombre ; il en a même converti pluſieurs, parce qu'il leve les principaux obſtacles qui s'oppoſent à la Foi dans la plupart des impies. Il leur fait dire : *Mais ſi pourtant il y avoit une autre vie! S'il y avoit un enfer!* Ils ont des doutes, il les fortifie, & par-là réveille la crainte qu'ils cherchent à étouffer : or, cette crainte eſt bien propre à les mener du doute à la foi; & voilà pourquoi beaucoup de gens, qui ne croient point en ſanté, croient dès qu'ils ſont dangereuſement malades, ou en quelqu'autre péril de mort : c'eſt qu'alors ils craignent beaucoup. „

Nous nous garderons bien d'assurer le contraire : nous mettrons le Lecteur dans le cas de décider lui-même ce qu'il en doit penser.

Acte signifié à M. le Curé de Ferney.

„ François-Marie de Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, Seigneur de Ferney, Tournex, &c. âgé de soixante-quinze ans passés, étant d'une constitution très-foible, s'étant traîné à l'Eglise le saint jour du Dimanche des Rameaux, malgré ses maladies, & ayant depuis ce jour essuyé plusieurs accès d'une

---

S'ils sont assez fous, *dit* Montagne, ils ne sont pas assez forts : ils ne lairront pas de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine; & quand la crainte & la maladie aura appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de revenir & de se laisser manier tout discrettement aux créances & exemples publiques. Autre chose est un dogme sérieusement digéré, autre chose ces impressions superficielles, lesquelles nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement & incertainement dans la fantaisie. Hommes bien misérables & écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. " On ne peut s'empêcher de reconnoître dans cette peinture nos incrédules.

fievre violente, dont le Sieur Bugros, Chirurgien, a averti M. le Curé de Ferney, ſelon les loix du Royaume; & ledit malade ſe trouvant dans l'incapacité totale d'aller ſe confeſſer & communier à l'Egliſe, pour l'édification de ſes vaſſaux, comme il le doit & le deſire, & pour celle des Proteſtans, dont ce pays eſt entouré, prie M. le Curé de Ferney de faire en cette occaſion tout ce que les Ordonnances du Roi & les Arrêts des Parlemens commandent conjointement avec les Canons de l'Egliſe Catholique profeſſée dans le Royaume : Religion dans laquelle ledit malade eſt né, a vécu & veut mourir, & dont il veut remplir tous les devoirs, ainſi que ceux de ſujet du Roi; offrant de faire toutes les déclarations néceſſaires, toutes proteſtations requiſes, ſoit publiques, ſoit particulieres, ſe ſoumettant pleinement à ce qui eſt de regle, ne voulant omettre aucun de ſes devoirs quel qu'il puiſſe être; invitant M. le Curé de Ferney à remplir les ſiens avec la plus grande exactitude, tant pour l'édification des Catholiques que

des

des Proteſtans, qui ſont dans la maiſon dudit malade : la préſente ſignée de ſa main & de deux témoins, dont copie reſtée au Château, ſignée auſſi du malade & des deux mêmes témoins : l'original & une autre copie laiſſés entre les mains de mondit Sieur Curé de Ferney, par les deux témoins ſouſſignés : ſauf à les rendre authentiques par main de Notaire, ſi beſoin eſt, le 30 Mars 1769, à dix heures du matin.

De Voltaire.

Bigex, Vagniere, *témoins.*

Déclaration de M. de Voltaire.

„ Et depuis au Château de Ferney, le 31 Mars après-midi, l'an 1769, pardevant moi Notaire ſouſſigné, & en préſence des témoins ci-après nommés, eſt comparu Meſſire Francois-Marie de Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Ferney, Tournex, Pregny & Chambeſi, demeurant en ſondit Château, lequel a déclaré que le nommé Nonote, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, & le nommé

Guyon, ſoi-diſant Abbé, ayant fait contre lui des libelles auſſi inſipides que calomnieux dans leſquels ils accuſent ledit Meſſire de Voltaire d'avoir manqué de reſpect pour la Religion catholique; il doit à la vérité, à ſon honneur & à ſa piété de déclarer que jamais il n'a ceſſé de reſpecter & de pratiquer la Religion catholique profeſſée dans le Royaume; qu'il pardonne à ſes calomniateurs; que ſi jamais il lui étoit échappé quelque indiſcrétion préjudiciable à la Religion de l'Etat, il en demandoit pardon à Dieu & à l'Etat, & qu'il a vécu & veut mourir dans l'obſervance de toutes les loix du Royaume, & dans la Religion catholique étroitement unie à ſes loix. Fait & prononcé audit Château, leſdits jour, mois & an que deſſus, en préſence du Révérend Sieur Adam, prêtre ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, & de Sieur Simon Bigex, Bourgeois de la Balme de Rhin en Genevois, de Sieur Claude Etienne Maugier, Orfevre Bijoutier, & de Pierre Larchevêque, Syndic, tous demeurans audit Ferney, témoins requis ".

Signé de Voltaire.

Autre Déclaration de M. de Voltaire, en recevant la Communion.

„ Et depuis, au même Château de Ferney, à neuf heures du matin du premier Avril 1769, pardevant ledit Notaire, & en préſence des témoins ci-après nommés, eſt comparu ledit Meſſire François-Marie de Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Ferney, Tournex, Pregny & Chambeſi, demeurant, en ſondit château de Ferney, lequel, immédiatement après avoir reçu dans ſon lit, où il eſt détenu malade, la ſainte Communion, de M. le Curé de Ferney, a prononcé ces propres paroles :

„ *Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare que je pardonne ſincérement à ceux qui ont écrit au Roi des calomnies contre moi, & qui n'ont pas réuſſi dans leurs mauvais deſſeins* (46).

(1) On trouve aſſez extraordinaire que ce pardon des ennemis ne paroiſſe en quelque ſorte fondé que ſur l'impuiſſance où ils ont été de

„ De laquelle déclaration ledit Meſſire, de Voltaire a requis acte que je lui ai octroyé en préſence du Révérend Sieur Pierre Gros, Curé dudit Ferney, d'Antoine Adam, Prêtre, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, de Simon Bigez, de Claude Joſeph, Capucin du Couvent de Gex, de Claude-Etienne Maugier, Orfevre-Bijoutier, & de Pierre Larchevêque, Syndic dudit Ferney, y demeurans, témoins ſouſſignés, avec ledit Meſſire de Voltaire, & moi Notaire audit Château, leſdits, heure, jour, mois & an que deſſus ".

Profeſſion de Foi de M. de Voltaire.

„ L'an 1769, & le 15 Avril, pardevant moi Claude Raffo, Notaire Royal au Bailliage de Gex, réſident à Ferney, ſouſſigné, & en préſence des témoins ci-après nommés, ſont comparus, Révérend Sr. Pierre Gros, Prêtre & Curé dudit Ferney; Pierre

---

lui nuire. Si ce n'eſt pas l'intention du nouveau converti, pourquoi a-t-il ajouté, *& qui n'ont pas réuſſi dans leurs mauvais deſſeins ?* Ces mots étoient plus qu'inutiles dans la circonſtance préſente.

Larchevêque, Syndic dudit Ferney ; Claude-Etienne Maugier, Orfevre-Bijoutier ; Jean-Baptiſte-Antoine-Guillaume-Louis Bugros, Chirurgien agrégé à l'Académie Royale de Montpellier, Juré en cedit pays de Gex ; & Pierre Jacquin, Maître d'école, demeurant audit Ferney, &c. leſquels ont déclaré avoir été préſens lorſque Meſſire François-Marie Arouet de Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Ferney, &c. &c. demeurant en ſon Château dudit Ferney, a fait la Confeſſion de Foi ſuivante, le premier Avril de ladite année, ſur les neuf heures du matin, avant de recevoir le ſaint Viatique dudit Sieur Curé de Ferney.

„ Je crois fermement tout ce que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine croit & confeſſe. Je crois un ſeul Dieu en trois Perſonnes, Pere, Fils & Saint-Eſprit, réellement diſtinguées, ayant la même nature, même divinité & la même puiſſance ; que la ſeconde Perſonne s'eſt faite homme ;

qu'elle s'appelle Jeſus-Chriſt, mort pour le ſalut des hommes; qu'il a établi la ſainte Egliſe, à laquelle il appartient de juger du véritable ſens des Ecritures : je condamne auſſi toutes les héréſies que la même Egliſe a condamnées & rejettées, ainſi que toutes les interprétations & mauvais ſens qu'on y peut donner.

„ C'eſt cette Foi véritable & catholique, hors de laquelle on ne peut être ſauvé, que je profeſſe, que je reconnois ſeule véritable; je jure, je promets, je m'engage de la profeſſer & de mourir dans cette croyance, moyennant la grace de Dieu. "

„ Je crois auſſi d'une foi ferme, & je confeſſe tous & un chacun des articles contenus dans le Symbole des Apôtres que j'ai récité en latin fort diſtinctement : je déclare de plus que j'ai fait cette même Profeſſion de foi entre les mains du Révérend Pere Joſeph, Capucin, avant que de me confeſſer.

„ Telle eſt l'audition deſdits comparans, qu'ils ont confirmée par ſerment véritable, & de laquelle ils m'ont demandé acte que

je leur ai octroyé, pour ſervir à ce que que de raiſon. Fait & paſſé dans le Preſbytere audit Ferney, en préſence de Bernard Jacques, Manœuvre, & de J. Larchevêque, ancien Syndic, demeurant audit Ferney, témoins requis & illitérés de ce enquis, leſdits comparans ont ſigné:

Gros, Curé.
Claude Joſeph, Capucin.
Pierre Larchevêque, Syndic actuel.
Claude-Etienne Maugier.
Pierre Jacquin.
Bugros, Chirurgien.

Contrôlé à Gex, le 15 Avril 1769. Reçu 21 ſols.

Signé de la Ghaut.

„ Je ſouſſigné Claude Raffo, Notaire Royal au Bailliage de Gex, réſident à Ferney, déclare & certifie avoir extrait & collationné mot à mot, ſur leurs originaux, les actes ci-deſſus à moi exhibés par Meſſire de Voltaire: le tout fait à ſa réquiſition, le 15 Avril 1769.

Raffo, avec paraphe “.

Arrivée de Voltaire à Paris; ſa Maladie & ſa Mort.

ENnuyé de ſa ſolitude, où ſon orgueil venoit d'éprouver une humiliation complette (1); raſſuré ſur ſon décret par le laps du tems; appellé par ſes enfans pour couvrir leurs bleſſures, ou déguiſer leurs foibleſſes, le Pere des incrédules quitte ſes bois de Ferney qu'il a tant chantés, ſes maiſons de Ferney qu'il a bâties, ce repos de Ferney dont il étoit ſi ſatisfait, pour venir mendier dans la Capitale un reſte d'encens ſur les débris de la Religion qu'il a blaſphémée, de ſa Patrie qu'il a inſultée & avilie (2). A Paris, où il a fait ſon entrée

(1) Voltaire a été on ne peut plus humilié par le mépris qu'a fait de lui l'Empereur. Ce Prince, auſſi vertueux qu'éclairé, s'eſt fait un plaiſir de voir les Savans & les plus célebres Artiſtes, tant à Rome qu'à Paris, &c. Pour le *Brochurier* de Ferney, il a paſſé devant ſa porte, & a refuſé de l'honorer de ſa viſite.

(2) Il n'y a point d'Auteur même parmi les étrangers,

entrée triomphale au commencement du mois de Février 1778, il a reçu l'accueil le plus propre à le diſtraire & à lui faire oublier les beautés de Ferney. Les d'A.. D... & M... toutes les petites Divinités de ſa création, la littérature entiere s'eſt émue au bruit de ſon arrivée : les B... Aug... Prev... tous les ſuppôts d'Apollon ſe ſont empreſſés à lui rendre leurs hommages ; il a même été harangué, dit-on, par les derniers, à qui il a répondu : *Je ne vis plus que par vous & pour vous.* Enfin il eſt devenu l'idole des uns & des autres (1), &

étrangers, qui ait dit plus de mal de ſa nation que Voltaire. Il a méconnu toutes les bienſéances, & inſulté tous les peuples dont il a été mécontent. On peut en juger par ſon diſcours aux *Welches*, ſes ſtances ſur les *Italiens*, ſes ſatyres ſur les *Allemands*, ſes plaiſanteries ſur les *Eſpagnols*, & les *Portugais*, les *Anglois* même, ſi ſouvent loués à outrance, ſont devenus comme les autres, l'objet de ſes ſarcaſmes. *Siecles Litt. Tom. III, Art. Volt.*

(1) On ſait combien les ſoi-diſans Philoſophes ont flatté Voltaire. Ils avoient trouvé moyen de lui perſuader que leur attache étoit néceſſaire à ſa gloire, & qu'il perdroit une partie de ſa grandeur, s'il ne les avoit pour prôneurs aſſidus. En conſéquence il les a ménagés ; & même, ſuivant l'uſage, il leur a

ſon empire ſur leurs eſprits pourroit être comparé à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme on ſait, juſqu'aux excrémens : c'étoit à qui diroit, *je l'ai vu, il m'a parlé.* De retour à Paris, Voltaire comptoit ſe rapprocher de la Cour ; mais notre auguſte Souverain, qui ſait fixer les degrés de gloire & de blâme, fit défendre à l'ennemi des Rois (1) de paroître à Ver-

---

renvoyé une partie de l'encens qu'ils lui adreſſoient. On a été très-ſurpris de voir des lettres de lui, où il mettoit MM. d'A* * & Mar* * * au rang des premiers Ecrivains du ſiecle ; où il diſoit à M. Thomas, à l'occaſion du Poëme de la *Pétréide* : „ Il s'eſt fait dans les mœurs de ce ſiecle une grande révolution : c'eſt à vous que la poſtérité en ſera redevable. "

(1) Quoi de plus dangereux pour les Rois, que de faire entretenir enſemble dans la *Henriade* la politique & la diſcorde, & le fanatiſme haranguer Jacques Clément, lui remettre un poignard entre les mains, & lui perſuader d'aſſaſſiner Henri III, ſans qu'aucun de ces trois perſonnages ſe montre jamais, & ceſſe d'être fantaſtique ? *Siecles Litt. Art. Volt.* "

On peut lire dans les ouvrages du ſavant Abbé Nonotte le reproche qu'il fait à Voltaire, d'avoir avancé, dans une compagnie reſpectable où il ſe trouva à Lyon, cette monſtrueuſe propoſition. *Il ſeroit à propos*, diſoit-il, *que dans chaque Monarchie il y eût tous les cinquante ans un Cromwel* : c'eſt-à-dire un ſcélérat, qui

ſailles. Pour conſoler le Vieillard de cette nouvelle humiliation, la Tribu Philoſophique, ſans inſulter ſes forces & ſon grand âge, a abuſé de la vieilleſſe de l'Octogénaire, en lui répétant un coup de Théatre déja uſé pour des Guerriers : elle arrangea péniblement les reſſorts qui devoient conduire à ſa Loge un Comédien en habit de caractere, pour lui offrir de ſang-froid une Couronne, que la reconnoiſſance avoit miſe ſur la tête du grand Condé & du Maréchal de Saxe; mais qui déshonore les Acteurs & les Spectateurs qui ont applaudi lorſqu'elle fut miſe ſur la tête d'un homme, qui par ſes écrits & ſes converſations s'eſt déclaré le plus grand ennemi de l'Etat, en voulant détruire une Religion, le plus ferme appui du Trône, & ſi néceſſaire au bonheur & à la proſpérité de l'Etat (1) :

---

par de noires perfidies fit périr ſon Roi ſous le glaive d'un Bourreau. C'eſt au Gouvernement à juger le mal que fait & que peut faire l'abominable Philoſophie de nos jours.

(1) Examinons la conduite des premiers Chrétiens. Ils reſpectoient les Princes comme les images de la Divinité, les dépoſitaires des loix, & les paſteurs des peuples. Tandis que l'Em-

auſſi la Nation, flétrie par une ſi inſenſée & ſi humiliante proſtitution, réclama-t-elle

---

pire étoit livré à la diſcorde, & que l'audace des ambitieux faiſoit & défaiſoit les Empereurs, le Chrétien, le ſeul Chrétien reconnoiſſoit ſes maîtres dans ſes Tyrans, & aimoit mieux être perſécuté que rebelle. „ Non-ſeulement, *dit* Tertullien *dans ſon Apologétique*, il ne s'eſt pas trouvé parmi nous de Niger, ni d'Albin, ni de Caſſius, il ne s'eſt pas même vu de Nigriens, ni de Caſſiens, ni d'Albiniens..... Nous ne ceſſons de prier pour les Empereurs : nous demandons que leurs jours ſoient prolongés, que leur regne ſoit heureux & tranquille, qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domeſtique, que leurs armées ſoient braves & victorieuſes ; que le Sénat conſpire à leurs deſſeins : que leurs ſujets ſoient vertueux & ſoumis. . . . . Nos vœux pour lui ſont ceux qu'il feroit lui-même ". Nos Philoſophes tiennent-ils un tel langage ? Qu'on liſe leurs écrits, & qu'on juge entr'eux & les Chrétiens. Conſidérons à préſent le bien qu'a fait la Religion chrétienne à l'Etat. „ Nos Gouvernemens modernes, dit J. J. Rouſſeau, *Emile, T. III, page* 200, doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révolutions moins fréquentes : il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires : cela ſe prouve par le fait, en les comparant aux Gouvernemens anciens. La Religion, mieux connue, écartant le fanatiſme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt pas l'ouvrage des lettres, car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été plus reſpectée. Les cruautés des *Athéniens*, des *Egyptiens*, des *Empereurs de Rome*, des *Chinois*, en ſont foi. Que d'œu-

par les vers ſuivans, dont l'événement n'a que trop juſtifié la prédiction.

---

vres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! Que de reſtitutions, que de réparations la Confeſſion ne fait-elle pas chez les Catholiques" ? Monteſquieu, *Eſprit des Loix*, ch. 3, appuie ce ſentiment. „ Pendant que les Princes Mahométans donnent ſans ceſſe la mort & la reçoivent, la Religion chez les Chrétiens rend les Princes moins timides, & par conſéquent moins cruels. Le Prince compte ſur ſes Sujets, & les Sujets ſur le Prince. Choſe admirable! La Religion chrétienne, qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. ..... C'eſt la Religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'Empire & les vices du climat, a empêché le deſpotiſme de s'établir en Europe, & a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ſes loix..... Que l'on ſe mette devant les yeux, d'un côté les maſſacres continuels des Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de l'autre la deſtruction des peuples des villes par ces mêmes Chefs, & nous verrons que nous devons au Chriſtianiſme, & dans le le Gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne ſauroit trop reconnoître " ..... „ C'eſt à la Religion chrétienne, dit M. Beauſobre, *Etude de la Politique, page* 401, qu'on doit un ſyſtême de Gouvernement plus libre & éclairé : on lui doit même la vertu d'obſerver les loix de l'humanité au milieu des guerres les plus cruelles. " Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau, au commencement du cinquieme ſiecle, les loix & la Religion gouverner preſque ſeules un pays

Vers faits à l'occaſion du Couronnement de Voltaire à la Comédie.

Tu triomphes, Voltaire : une Secte éventée,
De ta grandeur follement entêtée,
Prodigue à ton ſquelette un ridicule encens,
Et tu crois de la gloire entendre les accens.
Au poiſon de l'erreur ton ame accoutumée,
Sur les bords du tombeau s'enivre de fumée :

---

abandonné par la foibleſſe de ſes légitimes Souverains, ſurvivre à l'autorité de ceux-ci, triompher d'un peuple conquérant, adoucir ſes mœurs, lui donner des principes d'une adminiſtration réglée, & ſervir ainſi de ſauve-garde aux vaincus contre la fureur & l'inſolence des vainqueurs. " „ Quelle autre Religion, dit M. Seguier, *Réq. du* 18 *Août* 1770, a l'avantage d'avoir fait diſparoître toute la férocité des anciens peuples ? Que les Philoſophes apprennent donc qu'ils vivent dans une ſociété dont les fondemens vont crouler avec ceux de la Religion ; en ſorte que s'ils parviennent à ſapper ces derniers, ils vont, par cela même, ſapper les autres : tous les membres ſont intéreſſés au maintien de cet édifice qu'ils veulent détruire.... L'univers entier les conjure de ne point établir des ſyſtêmes dont la connoiſſance lui eſt funeſte : malgré tant de voix, malgré tant de prieres malgré tant d'inſtances, Voltaire & ſes partiſans s'acharnent à combattre une Religion qui, ſelon l'expreſſion de Monteſquieu, *eſt le plus beau préſent que Dieu ait pu faire aux hommes :* n'eſt-ce pas le comble de la brutalité & de la fureur " ?

Quand un vil Hiſtrion, infâme aux yeux des Loix,
De l'auguſte Patrie oſe uſurper la voix;
Quand, ſur ton front ridé, poſant une Couronne,
Il dit impunément : *la France te la donne.*
Ta vanité le croit, mais non les vrais François,
Paiſibles citoyens, obſervateurs des loix,
De la fauſſe ſageſſe écartant les chimeres,
Reſpectent l'Evangile & les loix de nos Peres.
Ces François, en un mot, ce ſont les gens de bien;
Et pour eux tes talens, tes fables ne ſont rien.
Né pour en impoſer à des lecteurs frivoles,
Au défaut des raiſons tu femas des paroles.
De tes affreux bons-mots le brillant coloris
De la foule imbécille entraîna les eſprits:
Patriarche orgueilleux d'une cabale impie,
Empoiſonneur public, fléau de ta Patrie,
En attaquant la foi tu corrompis les cœurs (1),
Tu perdis dans l'Etat les principes, les mœurs.
Pour de moindres forfaits la loi mene au ſup-
plice (2),

---

(1) La plupart des incrédules me ſont ſuſpects du côté des mœurs & de la probité, & s'ils vouloient parler ſincérement, ils avoueroient qu'ils ſe défient tous les uns des autres à cet égard.

(2) Licinius, Empereur avec Conſtantin, déteſtoit les Philoſophes qui dogmatiſoient : il les faiſoit mourir en les appellant *le venin & la peſte publique.* A Athenes l'hiſtoire nous

De l'Éternel au moins redoute la juſtice.
Où cours-tu, malheureux? le ſonge va finir!
Sous tes pas chancelans le tombeau va s'ouvrir!
Tremble, frémis! il en eſt tems encore,
Tombe aux pieds du vrai Dieu que ta Patrie adore:
Ce Dieu, que ton orgueil affecte d'outrager,
Si tu n'éteins ſa foudre, eſt prêt à ſe venger.
Ta criminelle plume au blaſphême aguerrie,
Perdit à l'inſulter les beaux jours de ta vie:
A déſarmer ſon bras conſacre les derniers,
Ou les feux de l'enfer vont brûler tes lauriers.
Je ſais que tes pareils, raiſonneurs miſérables,
Aſſurent que le ciel & l'enfer ſont des fables (1);
Mais

---

montre un Diagoras condamné à mort pour avoir mis ſimplement en doute l'exiſtence des Dieux. Un Anaxagoras ſoupçonné du même ſcepticiſme périt dans les fers. Le voluptueux Alcibiade expia par l'exil une inſulte faite dans l'ivreſſe aux ſtatues d'un Dieu d'ailleurs peu eſtimé. A Rome, un reſcrit du Sénat condamnoit à la mort quiconque introduiroit dans l'Etat des Dieux étrangers, ou blaſphémeroit ceux dont la liturgie avoit reçu la ſanction publique. S'il y a une police univerſelle, c'eſt celle-là. Il n'y a pas de nation au monde, & il n'y en aura jamais, du moins de celles qui veulent ſe conſerver, qui laiſſe impunément outrager ou ſes Rois, ou ſes Dieux.

(1) Voltaire ſe trouva un jour chez l'Abbé de Rothelin, homme de qualité & très-bon Académicien: il y dogmatiſa à pleines voiles, réduiſant

Mais la Religion brave leurs attentats,
Et, pour la blaſphémer, on ne la détruit pas.
Attends-tu donc, pour croire au ſouverain malheur,
Que l'implacable main de l'Éternel Vengeur,
Après avoir frappé ſa coupable victime,
Ait refermé ſur toi les portes de l'abîme,
Et que trop tard connue, enfin la vérité
Te déchire le cœur pendant l'éternité.

Non content de cette indiſcrétion forcenée, avec le même délire les prétendus amis de Voltaire dont il a été la dupe & la victime, voulurent procurer à l'entelle décrépit une nouvelle fête, en le faiſant recevoir *Franc-maçon* (1). Quelles fêtes

---

réduiſant les premieres vérités de la Religion au rang des fables. N'ayant pu le faire taire pendant le repas, au deſſert l'Abbé Rothelin lui dit : M. de Voltaire, vous me ferez plaiſir de venir chez moi ; mais de grace tenez-y d'autres propos : *car où en ſerions-nous, vous & moi, ſi nos domeſtiques adoptoient les maximes que vous débitez ?*

(1) „ Ah Philoſophes, Philoſophes ! après de ſemblables ſcenes, vous ſied-il de déclamer contre les intrigues des Confeſſeurs du Roi..... d'inſulter dans toutes les occaſions une Société, que la tombe au moins devroit garantir de vos outrages, & qui, quand même elle ſeroit coupable de tous les excès qu'on lui impute, les

hélas ! de quels gémiſſemens n'ont pas été ſuivis ces cris de joie ! les lauriers apparens, dont on couronnoit l'Octogénaire, étoient bien plutôt les guirlandes qui le dévouoient à la mort ; & la truelle de maçon, l'inſtrument pour fabriquer ſon tombeau. Tout le fracas de ces ſaturnales s'eſt triſtement terminé ; la fatigue des fêtes & des viſites ſuccédant à celle du voyage, a tellement échauffé le ſang du vieillard, qu'il en a eu une hémorrhagie conſidérable. Mais tandis que les ſecours temporels ſe multiplioient, M. l'Abbé Gaultier, Prêtre zélé & reſpectable de la Paroiſſe de S. Sulpice, écrivit au malade pour lui offrir les ſpirituels.

---

auroit rachetés par des ſervices réels rendus à la Religion, à l'Etat & aux lettres : tandis que vous qui ſurpaſſez les uns, ne pouvez vous glorifier d'aucun des autres, puiſqu'au contraire vous détruiſez la Religion, vous ne ceſſez de déclamer contre l'autorité, vous corrompez les mœurs & le goût ". *Ann. de Ling., tome IV, page* 128.

Copie exacte du Mémoire de M. l'Abbé Gaultier, préſentée à Monſeigneur l'Archevêque, concernant tout ce qui s'eſt paſſé à la mort de Voltaire.

Lettre de M. l'Abbé Gaultier à Monſeigneur l'Achevêque de Paris.

„ Vous deſirez, Monſeigneur, ſavoir au vrai tout ce qui s'eſt paſſé à l'égard de Monſieur de Voltaire, depuis ſon arrivée à Paris juſqu'à ſa mort. Perſonne ne peut mieux que moi ſeconder vos deſirs. Je vais donc commencer. M. de Voltaire arriva à Paris dans les premiers jours de Février 1778, & alla demeurer chez M. le Marquis de Villette, ſur le Quai des Théatins. Une foule de peuple s'empreſſa de voir cet homme célebre : on ne parloit dans tout Paris que de M. de Voltaire, on faiſoit ſes éloges tant en vers qu'en proſe; tous ces éloges me firent beaucoup de peine. Quoi ! me diſois-je à moi-même, un homme qui a blaſphémé contre la Religion, qui par ſes écrits a détruit les bonnes mœurs, eſt honoré, couronné, & preſ-

qu'adoré? Ce qui augmentoit ma peine, c'eſt que je craignois qu'un homme ſi dangereux ne donnât par ſa préſence un nouveau crédit à l'irréligion. Je priai le Seigneur d'empêcher les ravages que ce Patriarche des incrédules pouvoit faire dans la Capitale. Pour arrêter ce progrès, il me vint en penſée d'écrire à ce fléau de la Patrie en ces termes.

Lettre de M. l'Abbé Gaultier à Voltaire.

„Beaucoup de perſonnes, Monſieur, vous admirent; je deſire du plus profond de mon cœur être de leur nombre: j'aurai cet avantage, ſi vous le voulez, & cela dépend de vous. Il en eſt encore tems, je vous en dirai davantage, ſi vous me permettez de m'entretenir avec vous. Quoique je ſois le plus indigne de tous les Miniſtres, je ne vous dirai cependant rien qui ne ſoit digne de mon miniſtere, & qui ne doive vous faire plaiſir. Quoique je n'oſe me flatter que vous me procuriez un ſi grand bonheur, je ne vous oublierai pas pour cela au très-ſaint Sacrifice de la Meſſe, & je

prierai avec le plus de ferveur qu'il me ſera poſſible le Dieu juſte & miſéricordieux pour le ſalut de votre ame immortelle, qui eſt peut-être ſur le point d'être jugée ſur toutes ſes actions. Pardonnez-moi, Monſieur, ſi j'ai pris la liberté de vous écrire; mon intention eſt de vous rendre le plus grand de tous les ſervices : je le puis, avec le ſecours de celui qui choiſit ce qu'il y a de plus foible pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Que je me croirois heureux ſi votre réponſe eſt analogue aux ſentimens avec leſquels, &c.

A Paris, ce 20 Février 1778.

Signé Gaultier, *Prêtre.*

Réponſe de M. de Voltaire.

Votre lettre, Monſieur, me paroît celle d'un honnête homme, & cela me ſuffit pour me déterminer à recevoir l'honneur de votre viſite le jour & les momens qu'il vous plaira me la faire. Je vous dirai la même choſe que j'ai dite en donnant la bénédiction au petit-fils de l'illuſtre & ſage Franklin, l'homme le plus reſpectable de

l'Amérique. Je ne prononçai que ces mots: *Dieu & la liberté.* Tous les assistans versèrent des larmes d'attendrissement. Je me flatte que vous êtes dans les mêmes principes: j'ai 84 ans, je vais bientôt paroître devant Dieu, créateur de tous les mondes. Si vous avez quelque chose à me communiquer, je me ferai un devoir & un honneur de recevoir votre visite, malgré les souffrances qui m'accablent. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 21 Février 1778.

Signé Voltaire.

„ Le même jour, 21 Février, j'allai rendre visite à M. de Voltaire : il y avoit dans la salle d'assemblée beaucoup de personnes qui vouloient lui parler : il ne donna que deux ou trois minutes à cette assemblée, disant qu'il souffroit beaucoup, & qu'il n'étoit pas en état de voir personne. Mais en se retirant il me prit par la main & me pria de le suivre : il me conduisit à sa chambre, me fit asseoir auprès de lui & me demanda ce que j'avois à lui dire. Voici ma réponse.

„ Le desir de connoître l'homme célebre de nos jours, m'a fait prendre la liberté de vous écrire pour vous rendre mes devoirs, comme vous me l'avez mandé dans votre lettre. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, mais je connois beaucoup un de vos amis, M. de Lattaignant, j'ose même me flatter d'avoir sa confiance : ses infirmités & la caducité de son grand âge lui ont fait faire des réflexions que tout honnête homme doit faire, lorsqu'il se dispose à paroître devant Dieu, & que vous avez faites plusieurs fois vous-même. Si mon ministere vous étoit agréable, vous n'avez qu'à parler, & je me conformerois à vos vues. Je ne suis pas le seul dans Paris qui peut vous rendre ce service, vous pouvez choisir, vous trouverez des Ministres plus dignes que moi, & qui vous procureront cet avantage. M. de Voltaire m'écouta avec beaucoup d'attention, & à peine eus-je cessé de parler, qu'il me demanda si c'étoit de mon propre mouvement que j'agissois ainsi ? Je lui répondis, avec vérité, oui, Monsieur. Quoi, me ré-

pliqua-t-il, M. l'Archevêque, M. le Curé de St. Sulpice ne vous ont pas conſeillé? Non, Monſieur, lui dis-je: ſi ma démarche ne vous étoit pas agréable, je compte ſur votre indulgence: ſi au contraire elle vous fait plaiſir, louons-en le Seigneur. Il me dit qu'il étoit charmé de ce que je n'étois pouſſé par perſonne, & me demanda ce que j'avois été, & qui j'étois? Je lui répondis que j'avois été Jéſuite pendant dix-ſept ans, & Curé de St. Mard dans le Dioceſe de Rouen pendant près de vingt ans, qu'actuellement je m'occupois du Miniſtere Apoſtolique dans Paris, & que je célébrois la ſainte Meſſe tous les jours aux Incurables (1). M. de Voltaire me fit des

(1) Les titres de *Chapelain des Incurables*, de *Confeſſeur de l'Abbé Lattaignant & de Voltaire*, qu'on donne à M. l'Abbé Gaultier, ont fait éclorre les vers ſuivans :

Voltaire & Lattaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même Confeſſeur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce ſoit à Gaultier, que ce ſoit à Garguille :
Monſieur Gaultier pourtant me paroît bien trouvé;
L'honneur de deux cures ſemblables
A bon droit étoit réſervé
Au Chapelain des Incurables.

offres

offres de ſervices, mais penſant moins aux récompenſes fugitives de ce monde, qu'aux récompenſes éternelles que Dieu deſtine à ſes élus, je lui dis : Ah Monſieur ! que je me croirois bien récompenſé ſi vous étiez ma conquête ! ce Dieu miſéricordieux ne veut pas votre perte, revenez donc à lui, puiſqu'il revient à vous. M. de Voltaire touché de ces paroles, me dit qu'il aimoit Dieu ; je lui répondis que c'étoit beaucoup, mais qu'il falloit lui en donner des marques ; car un amour oiſif ne fut jamais le vrai amour de Dieu qui eſt actif.

„ M. de Voltaire dit bien d'autres choſes, auxquelles je répondis d'une maniere qui parut le contenter. Notre converſation fut interrompue par trois perſonnes différentes. M. l'Abbé, me dit la premiere, finiſſez donc ; vous voyez que M. de Voltaire vomit le ſang, & qu'il n'eſt pas en état de parler. M. de Voltaire répondit aſſez vivement : *Hé, Monſieur, laiſſez-moi, je vous prie, avec M. l'Abbé Gaultier, mon ami ; il ne me flatte pas.* Madame Denis, qui parut au bout de trois quarts-d'heure,

me dit avec beaucoup de douceur : M. l'Abbé, mon Oncle doit être bien fatigué, je vous prie de remettre la partie à un autre inſtant. Alors je quittai M. de Voltaire, en lui demandant permiſſion de venir le voir de tems en tems : ce qu'il m'accorda avec plaiſir. Je lui dis que je ferois tous les jours mémoire de lui au Saint Sacrifice de la Meſſe. Il me remercia & me parut attendri. Adieu, M. de Voltaire, lui ajoutai-je; comptez que vous n'avez point de meilleur ami que moi dans le monde.

„ A peine l'eus-je quitté, que j'allai rendre compte de ma conduite à M. l'Abbé de l'Écluſe, Vicaire Général de Mgr. l'Archevêque de Paris, ainſi qu'à M. le Curé de S. Sulpice. Je leur dis que, pouvant arriver que M. de Voltaire eût recours à mon miniſtere, je les priois de m'inſtruire comment il falloit me comporter à ſon égard. Ils me firent connoître leurs intentions, auxquelles je me ſuis ſtrictement conformé. Après quoi je m'occupai à prier & à faire prier le Seigneur pour la converſion de M. de Voltaire.

„ Le 26 Février je fus agréablement ſurpris, lorſque je reçus un petit billet de M. de Voltaire, conçu en ces termes : *Vous m'avez promis, Monſieur, de venir pour m'entendre, je vous prie de vous donner la peine de venir le plutôt que vous pourrez. Signé Voltaire. A Paris, ce 26 Février* 1778.

„ Je reçus ce billet ſur les neuf heures du ſoir, & dès le lendemain matin j'en reçus un autre de Madame Denis. Le voici : *Madame Denis, Niece de M. de Voltaire, prie M. l'Abbé Gaultier de vouloir bien le venir voir, elle lui ſera très-obligée. Ce 27 Février* 1778, *chez M. le Marquis de Villette.* A peine eus-je célébré la ſainte Meſſe, que je me tranſportai le 27 Février 1778, chez M. le Marquis de Villette, pour y voir M. de Voltaire. Je ne pus parler ce jour-là qu'à Madame Denis, qui me dit que M. le Curé de S. Sulpice étoit venu pour engager M. de Voltaire à ne point différer ſa Confeſſion, & qu'il lui avoit répondu qu'il avoit toute ſa confiance en moi. Après cette viſite j'allai

rendre compte de ma conduite à M. le Curé de S. Sulpice. Le 2 Mars 1778 je retournai chez M. de Voltaire attaqué pour lors d'un vomiſſement de ſang. Avant que d'entrer dans ſa chambre, on me recommanda de ne pas l'effrayer, & de lui parler avec douceur. M. le Maréchal de Richelieu, qui venoit de le quitter, m'engagea à ne le pas négliger : je lui promis de faire tout ce qui dépendroit de moi pour le ſalut de ſon ame. J'entrai dans la chambre de M. de Voltaire, qui me prit par le main & me pria de le confeſſer avant que de mourir. Je lui répondis que je l'entendrois volontiers en Confeſſion, que j'en avois parlé à M. le Curé de S. Sulpice, dont il étoit paroiſſien, & qu'il me l'avoit permis ; mais qu'il falloit qu'il fît une rétractation, avant que d'en venir-là. M. l'Abbé, me dit-il, je vais en faire & en écrire une moi-même dont vous ſerez content. Qu'on me donne du papier & de l'encre ? on lui donna l'un & l'autre. Qu'on ſe retire & qu'on me laiſſe ſeul avec M. l'Abbé Gaultier, mon ami. On ſe retira ;

alors il écrivit de ſa propre main la rétractation qui ſuit: La voici mot pour mot:

„ *Je ſouſſigné, déclare, qu'étant attaqué depuis quatre mois d'un vomiſſement de ſang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & n'ayant pu me traîner à l'Egliſe, M. le Curé de S. Sulpice ayant bien voulu ajouter à ſes bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'Abbé Gaultier, Prêtre, je me ſuis confeſſé à lui, & que ſi Dieu diſpoſe de moi, je meurs dans la Religion Catholique où je ſuis né, eſpérant de la miſéricorde divine, qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, & que ſi j'avois jamais ſcandaliſé l'Egliſe, j'en demande pardon à Dieu & à elle.* Signé *Voltaire, le 2 Mars 1778, dans la maiſon de M. le Marquis de Villette, en préſence de M. l'Abbé Mignot, mon neveu, & de M. le Marquis de Villevieille, mon ami*, que M. de Voltaire me pria de faire entrer pour entendre la lecture de cette rétractation, leſquels, après lecture faite, ſignerent, *Mignot*, *Villevieille* (1).

(1) „ Quelqu'explication que l'on donne à cet événement, quelque commentaire que l'on

„ M. de Voltaire écrivit encore de ſa main ce qui ſuit: *M. l'Abbé Gaultier m'ayant*

---

faſſe du fond même de l'action, c'eſt toujours une preuve qu'il eſt un terme où il faut déſavouer la licence philoſophique. Pourquoi donc conſumer ſa vie dans des ſcandales qui produiſent, à l'approche des derniers momens, ou des remords, ou au moins la honte d'une rétractation? En ſuppoſant même que celle-ci ne fût qu'apparente, que ce fût un ſacrifice fait, comme on le dit quelquefois, aux préjugés, à la bienſéance, à des conſidérations politiques, eſt-il d'un homme ſage de perdre 50 ans à accréditer des opinions, dont il ſait qu'il ſera un jour obligé de paroître ſe repentir. Il eſt triſte dans ce moment funeſte de penſer le contraire de ce que l'on a dit juſques-là; ou de dire le contraire de ce que l'on penſe. Une rétractation eſt douloureuſe, un menſonge, eſt humiliant., Il me ſemble qu'il vaudroit mieux, ſi l'on a le malheur de n'être pas perſuadé des vérités de la Religion, s'impoſer, quand on ſe porte bien, un ſilence prudent, que de terminer au lit de la mort une carriere audacieuſe par une palinodie déſeſpérante ſi elle eſt ſincere, & peu honorable ſi elle ne l'eſt pas..... La Société eſt remplie d'eſprits foibles dont la conduite eſt toujours déterminée par des impulſions étrangeres. Fanatiques aujourd'hui, comme je l'ai déja obſervé pluſieurs fois, de la Philoſophie & de l'incrédulité; trois ſiecles auparavant, ils l'auroient été de la ſuperſtition. Ces meutes dangereuſes ne ſavent jamais rien apprécier: toujours eſclaves, c'eſt un inſtinct aveugle qui les mene, ſoit qu'à la voix d'Actéon elles déchirent les bêtes timides qu'il pourſuit, ſoit qu'après la métamorphoſe ce ſoit ſur lui-même qu'elles portent leurs morſures. Ces eſprits mo-

averti qu'on diſoit dans un certain monde, que je proteſterois contre tout ce que je ferois à la mort; je déclare que je n'ai jamais tenu ce propos, & que c'eſt une ancienne plaiſanterie attribuée très-fauſſement dès long-tems à pluſieurs Savans plus éclairés que Voltaire.

„ M. de Voltaire, en me remettant ſa rétractation, me dit en préſence de Mrs. l'Abbé Mignot & Villevieille: *Vous allez, ſans doute, M. l'Abbé, l'inſérer dans les*

---

biles compoſant le grand nombre dans la ſociété, en maîtriſent les opérations; c'eſt préciſément ce qui devroit rendre plus circonſpects les hommes rares à qui la nature a confié des talens qui donnent l'empire ſur eux. Quand ces génies élevés réfléchiſſent au peu de bien que produit le prétendu changement qu'ils introduiſent dans les opinions, doivent-ils en être flattés? Et quand ils penſent à l'abjuration inévitable par laquelle il faudra toujours rendre un hommage, extérieur au moins, à cette doctrine qu'ils auront en vain tâché de détruire, ne doivent-ils pas être un peu inquiets? Qu'eſt-ce qu'une révolution que l'auteur lui-même déſavoue, & un triomphe contre lequel il eſt obligé de proteſter? Je ne parle ici que de ceux qui conſerveroient leur opiniâtreté juſqu'au bout: ceux chez qui elle ſe dément, & dont les remords ſont vrais, ſont bien autrement malheureux. Il n'y a pas de terme pour peindre leur ſituation. *Ann. de M. Linguet* 1778.

Journaux? Je ne m'y oppoſe pas. A quoi je répondis : Il n'en eſt pas encore tems. Il me demanda enſuite ſi j'étois content; je lui dis que cette rétractation ne me paroiſſoit pas aſſez ample, & que je la communiquerois à Mgr. l'Archevêque de Paris; ce que je fis : mais ce vertueux Prélat ne la trouva pas ſuffiſante. J'en laiſſai une copie à ſon château de Conflans où il étoit alors. J'allai auſſi chez M. le Curé de S. Sulpice pour lui faire connoître ma conduite : en lui donnant copie de cette rétractation qu'il n'approuva pas, je lui remis en même tems un billet de M. de Voltaire, qui lui promettoit ſix cents livres pour les pauvres de ſa Paroiſſe (1).

(1) M. l'Abbé Gaultier étant informé que les partiſans de Voltaire publioient qu'il s'étoit approprié les 600 liv. que M. de Voltaire lui avoit remis pour les pauvres de la Paroiſſe de St. Sulpice a inſéré dans ſon mémoire, la reconnoiſſance du Curé de ladite Paroiſſe, dont voici la teneur. *Je certifie que M. l'Abbé Gaultier, Prêtre, m'a remis, dans le tems de la premiere maladie de M. de Voltaire, un Codicille de Teſtament écrit de la propre main dudit Sr. de Voltaire, qui legue aux pauvres de ma Paroiſſe la ſomme de* 600 *liv. après ſa mort. En foi de quoi j'ai ſigné à Paris, ce* 10 *Septembre* 1778. *De Treſſac, Curé de St. Sulpice.*

„ Dès le lendemain 3 Mars, je retournai chez M. de Voltaire pour l'engager à faire une rétractation moins équivoque & plus détaillée ; mais le Suiſſe me dit, qu'il n'y avoit pas moyen de le voir. Je ſentis bien d'où partoit le coup ; car en ſortant la veille de chez M. de Voltaire, MM. d'A... D... & M... me marquerent le mécontentement que leur cauſoit ma préſence (1). Après avoir retourné pluſieurs fois chez M. de Voltaire, je pris le parti de lui écrire la lettre ſuivante :

„ Je deſire, Monſieur, ſavoir de vos nouvelles ; je me ſuis préſenté pluſieurs fois à

(1) Tout le monde ſait que MM. d'A . . . D . . . & M . . . alloient tous les jours viſiter leur Oracle, ſur-tout pendant ſa maladie. Ils craignoient ſa foibleſſe ; ils ne l'ont jamais regardé comme un incrédule qui n'eſt ni touché ni convaincu des vérités de la Religion ; ils ſavoient que Voltaire n'a jamais pu goûter la funeſte conſolation de l'impiété : ils ne l'ont donc point abandonné, de peur que par le zele & les aſſiduités de M. l'Abbé Gaultier ils ne fuſſent forcés de le rayer de leur calendrier. Cependant ils ſe ſont groſſiérement trompés : ſi Voltaire n'eſt pas mort en bon Chrétien, du moins a-t-il prouvé que l'incrédulité la plus ferme eſt toujours chancelante à ce moment redoutable.

votre Hôtel, & toujours inutilement. Tout ce qu'on m'a dit, c'eſt que vous n'étiez pas viſible. Je ſouhaite que votre ſanté ſe rétabliſſe : je ne ceſſe de demander, dans le ſaint Sacrifice de la Meſſe, que le Dieu de bonté vous accorde d'heureux jours. Soyez perſuadé de mes ſentimens; ils ne peuvent être ni plus vifs ni plus ſinceres. Si vous me permettez d'aller vous voir, je vous dirai de vive voix ce que je n'oſe vous marquer dans cette lettre, plus dictée par le cœur que par l'eſprit. J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, 13 Mars 1778.

Signé Gaultier.

„ M. de Voltaire répondit à cette lettre par le billet ſuivant :

„ Le Maître de la maiſon a ordonné à ſon Suiſſe de ne laiſſer entrer aucun Eccléſiaſtique que M. le Curé de Saint Sulpice. Quand le malade aura recouvré un peu de ſanté, il ſe fera un plaiſir de recevoir M. l'Abbé Gaultier.

Paris, 13 Mars 1778.

Signé de Voltaire.

„ Au bout de huit jours, j'allai m'informer de la ſanté de M. de Voltaire; le Suiſſe me répondit qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. J'appris cependant que le malade ſe portoit beaucoup mieux; ce qui me détermina à lui écrire en ces termes:

„ Monſieur,

„ Pluſieurs de ceux qui ſavent par eux-mêmes des nouvelles de votre ſanté, me diſent qu'elle ſe rétablit. Perſonne n'y prend plus de part que moi; je déſire qu'elle ſoit parfaite: je ne vous oublie point dans mes prieres; ſi elles ſont efficaces, vous en ſentirez les heureux effets. Je me ſuis préſenté pluſieurs fois à votre Hôtel, pour vous féliciter ſur votre convaleſcence; on m'a toujours répondu qu'il n'y avoit plus rien à faire. Je ne ſais ce que cela ſignifie, ſur-tout après que vous m'avez écrit que vous me verriez avec plaiſir, lorſque vous ſeriez un peu rétabli. Je ne me préſenterai plus à votre Hôtel, car il me paroît inutile de frapper à d'autres portes qu'à celle de votre

cœur; je ſuis ſûr d'y avoir entrée. Quelle conſolation & quel plaiſir pour moi, ſi je pouvois vous aider à parvenir au vrai bonheur! J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, 30 Mars 1778.

Signé Gaultier.

„ M. de Voltaire ne répondit point à cette lettre, ce qui me détermina à ne plus retourner chez lui. Pendant près de deux mois M. de Voltaire fit bien des choſes qui ne me plaiſoient pas, & que j'aurois peut-être empêché ſi j'avois pu m'entretenir avec lui (1). Sa maladie recommença vers la fin du mois de Mai. Le 29 on me dit que M. de Voltaire n'en reviendroit pas; alors je crus devoir lui écrire une lettre touchante, pour lui rappeller les bonnes réſolutions dont il m'avoit fait part. La voici:

„ J'apprends, Monſieur, par la voix publique que vous êtes très-dangereuſement malade. Cette nouvelle m'afflige beaucoup; mais ce qui augmente ma douleur,

(1) C'eſt dans cet intervalle que Voltaire a été couronné à la Comédie & reçu Franc-Maçon.

c'eſt qu'on ne m'envoie pas chercher de votre part. Quoique je n'aie pu, quelque effort que j'aie fait depuis votre derniere maladie, avoir l'honneur de vous voir, cela ne m'empêchera pas de retourner chez vous ſi vous me demandez. Hélas! ſi le Seigneur vous appelle à lui, quel bonheur pour vous de vous être mis en état de paroître devant ce grand Dieu qui juge les juſtices mêmes: quel malheur au contraire de périr ſans avoir penſé à la grande affaire de votre ſalut: Ah, mon cher Monſieur! penſez-y ſérieuſement, & ne penſez qu'à cela; profitez du peu de tems qui vous reſte à vivre; il va finir, & l'éternité va commences (1). J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, 30 Mai 1778.

Signé Gaultier.

---

(1) Cette Lettre répond exactement à la conduite d'un Miniſtre zélé, qui ſait parfaitement, ſelon les tempéramens & les diſpoſitions diverſes du cœur, préſenter un Dieu vengeur ou miſéricordieux. Faut-il effrayer un ſcélérat, il ouvre ſous ſes pieds les gouffres infernaux. Faut-il raſſurer une ame timorée & craintive, c'eſt un Dieu mourant pour ſon ſalut, qu'il expoſe à ſes yeux. Une conduite oppoſée acheminerait l'un à l'impénitence & l'autre à la folie.

„ A peine M. de Voltaire eut-il reçu ma lettre, que le même jour ſur les 6 heures du ſoir M. l'Abbé Mignot, Conſeiller du grand Conſeil, & Neveu de M. de Voltaire, vint lui-même me chercher pour confeſſer ſon oncle. Votre derniere lettre, me dit-il, lui a fait une grande impreſſion : il veut ſe confeſſer, & ne ſe confeſſer qu'à vous. Je répondis à M. l'Abbé Mignot, que je confeſſerois volontiers M. de Voltaire, pourvu qu'il fît la rétractation ſuivante, dont je lui fis lecture & qu'il trouva bien faite.

„ Je rétracte tout ce que j'ai pu dire, faire ou écrire contre les bonnes mœurs, contre la Religion chrétienne, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, contre la Perſonne adorable de J. C., dont on m'accuſe d'avoir attaqué la Divinité, & contre ſon Egliſe, dans laquelle je deſire mourir, faiſant la réparation actuelle à la face de l'univers ſcandaliſé par les œuvres qui paroiſſent ſous mon nom depuis tant d'années; laquelle réparation n'eſt point l'effet de l'affoibliſſement de mes organes dans mon grand âge ; mais de la grace de J. C., dont

j'étois ſi indigne, qui m'ouvre les yeux ſur l'horrible danger où les délires de mon imagination m'ont plongé. Je deſire que que cette réparation ſoit inſérée dans tous les journaux & gazettes de l'Europe, afin qu'elle égale, autant qu'il eſt poſſible, les ſcandales, que je voudrois détruire au prix même du peu de jours qui me reſtent à vivre. Fait à Paris, ce 30 Mai 1778, en préſence de M. le Curé de St. Sulpice & de M. l'Abbé Gaultier.

„ M. l'Abbé Mignot (1) me promit de faire ſigner cette rétractation par ſon Oncle; alors je lui dis que je ſerois charmé que M. le Curé de St. Sulpice fût préſent lorſque M. de Voltaire ſe rétracteroit. Nous fûmes enſemble chez ce digne Paſteur, qui conſentit volontiers à nous accompagner

(1) M. l'Abbé Mignot, Magiſtrat reſpectable, a mis tout en œuvre pour engager Voltaire à mourir en vrai Chrétien. On ſait combien il a été frappé de ſa mort déplorable. Comme Eccléſiaſtique il doit être ſenſible aux intérêts de la Religion, & conſéquemment trouver bon qu'on faſſe connoître les impies qui la blaſphêment. Les fautes ſont perſonnelles, & les infamies de l'Oncle ne ſervent qu'à faire éclater davantage les vertus du Neveu.

chez le malade. Avant d'entrer dans la chambre de M. de Voltaire, je lus à M. le Marquis de Villette la rétractation que j'exigeois du malade; il la trouva fort bien, & me dit qu'il ne s'y oppoſoit pas. Nous entrâmes enſuite dans l'appartement de M. de Voltaire. M. le Curé de St. Sulpice voulut lui parler le premier, mais le malade ne le reconnut pas J'eſſayai de lui parler à mon tour; M. de Voltaire me ſerra les mains & me donna des marques de confiance & d'amitié; mais je fus bien ſurpris lorſqu'il me dit: *M. l'Abbé Gaultier, je vous prie de faire mes complimens à M. l'Abbé Gaultier.* Il continua à me dire des choſes qui n'avoient aucune ſuite. Comme je vis qu'il étoit en délire, je ne lui parlai ni de confeſſion, ni de rétractation. Je priai les parens de me faire avertir dès que la connoiſſance lui ſeroit revenue, ils me le promirent (1): hélas! je me propoſois de

(1) C'eſt après la ſortie de MM. le Curé de S. Sulpice & l'Abbé Gaultier, que M. Tronchin, Médecin de Voltaire, le trouva dans des agitations affreuſes, criant avec fureur: *Je ſuis abandonné de Dieu & des hommes*, & portant

revoir le malade, lorſque le lendemain on m'apprit qu'il étoit mort trois heures après que nous l'eûmes quitté; c'eſt-à-dire, le 30 Mai 1778, ſur les onze heures du ſoir (1). Si j'avois cru qu'il fût mort ſitôt,

---

les mains dans ſon pot-de-chambre, ſaiſiſſant ce qui y étoit, il l'a mangé. Le Docteur Tronchin, qui a raconté ce fait à des perſonnes reſpectables, n'a pu s'empêcher de leur dire : *Je voudrois que tous ceux qui ont été ſéduits par les livres de Voltaire, euſſent été témoins de ſa mort, il n'eſt pas poſſible de tenir contre un pareil ſpectacle.* On peut donc dire que Voltaire a lui-même accompli cette Prophétie d'Ezéchiel, dont il s'étoit tant moqué. *Et quaſi ſubcinericium hordeaceum comedes illud; & ſtercore, quod egreditur de homine, operies illud.* Ezech. cap. 4, ℣. 12.

(1) Ainſi a été enlevé au monde qu'il corrompoit, ce prétendu grand-homme, qui ne s'eſt occupé qu'à entaſſer des horreurs dans cinquante brochures, & ſous cent formes différentes; qui a conſumé ſoixante années toujours avide de gloire & inquiet de la gloire des autres; ſe fuyant ſans ceſſe & ſe retrouvant toujours, le plus grand ennemi de la *Religion*, des *Rois*, & de ſa *Patrie*. Obligé de changer de domicile à tout moment; ne trouvant de tranquillité ni à *Paris*, ni à *Nancy*, ni en *Angleterre*, ni en *Hollande*, ni en *Pruſſe*, ni à *Geneve*. N'échappant à la pourſuite de la juſtice, que par des déſaveux hypocrites dictés par la lâcheté, couronnant une vie turbulente par une vieilleſſe inquiete & une mort impie. Voilà cependant cet homme qu'on préconiſe, qu'on encenſe au point de ne pas craindre de le rendre

je ne l'aurois pas abandonné, & j'aurois fait tous mes efforts pour lui aider à bien mourir. Il eſt donc mort ſans Sacremens: Dieu veuille qu'il ne ſoit pas mort ſans avoir eu un vrai deſir de les recevoir, & de faire une rétractation de toutes les impiétés de ſa vie. Voilà, Monſeigneur, tout ce qui s'eſt paſſé dans la plus exacte

---

ridicule, en ſe propoſant de lui élever une ſtatue. (Ses partiſans veulent apparemment reſſembler à ces nations ſuperſtitieuſes, qui élevoient des ſimulqcres aux génies malfaiſans : au reſte, ſi cette ſtatue a lieu, la poſtérité, qui juge les Auteurs & les ſiecles, réduira l'Ecrivain à ſa juſte valeur ; elle ſaura que cette apothéoſe ne ſera jamais l'ouvrage de la nation, mais le produit des intrigues ſourdes & baſſes de ſes conſécrateurs, qui ſe garderont bien d'être connus.) C'eſt pourtant cet homme qui fait l'admiration de nos prétendus beaux génies, cet homme qui a fait tant de proſélytes, non parmi les gens ſenſés à la vérité, mais parmi une jeuneſſe frivole & débauchée : & nous le diſons avec joie, nous ne connoiſſons perſonne d'un âge mûr, & d'un eſprit ſolide, que ſes ſyſtêmes aient ſéduit ; & un des plus forts argumens contre Voltaire & pour nous, ce ſeroit de voir la liſte de ſes partiſans. Il ne faudroit donc d'autres réfutation de tous ſes écrits, que de comparer ſa conduite avec ſes ouvrages ; & en connoiſſant l'eſprit qui les a dictés, nous jugerions qu'ils doivent faire peu d'impreſſion ſur des ames peu éclairées, & ſur des cœurs bien-faits.

vérité à la mort de M. de Voltaire (1) Une fin ſi déplorable doit faire trembler, &

(1) Le Mémoire de M. l'Abbé Gaultier, qui eſt devenu public dans la Capitale a paru ſuppoſé à pluſieurs perſonnes, entr'autres à M. de Lalande, qui, pour s'aſſurer de ſa vérité, a écrit la lettre ſuivante à M. l'Abbé Gaultier.

„ Monſieur,

„ Il ſe répand dans Paris des copies du Mémoire, que l'on vous attribue au ſujet de la „ mort de M. de Voltaire, il contient des lettres qui ne reſſemblent nullement à ſa maniere d'écrire : on y lit que jamais vous ne „ l'avez confeſſé, ni ne lui avez donné de billet „ de confeſſion ; ſi ce n'eſt qu'ayant été appellé „ pour le confeſſer, vous ne l'avez pas trouvé „ en état, & qu'on vous a depuis toujours refuſé la porte. Permettez-moi, Monſieur, de „ vous demander ſi ce Mémoire eſt en effet de „ vous, & s'il eſt vrai que vous ne lui avez „ jamais donné de billet de confeſſion. L'intérêt que j'y prends comme homme de lettres, „ & comme éleve & ami des Jéſuites de tous „ les tems, me détermine à vous prier de fixer „ mes idées à ce ſujet, & d'être convaincu de „ la reſpectueuſe conſidération avec laquelle j'ai „ l'honneur d'être,

Monſieur,

votre t. h. & t. o. ſerviteur
de Lalande, de l'Académie des Sciences, au
Le 12 Octobr. 1778. College Royal, place de Cambray.

M. l'Abbé Gaultier répondit à cette lettre, que le Mémoire en queſtion étoit de lui, & promit à M. de Lalande de lui montrer les

engager les pécheurs à ne pas différer leur converſion à la mort. J'ai l'honneur, d'être, Monſeigneur,

avec un profond reſpect,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

A Paris, le 1 Juin 1778. Gaultier, Prêtre.

Voltaire mort, il fallut ſonger à ſe défaire de l'idole adorée. Mſgr. l'Archevêque fit défenſe d'enterrer le cadavre en terre ſainte (1). La ſecte cabala inutilement pour

---

lettres originales ſignées de Voltaire, ainſi que la rétractation écrite de ſa propre main. M. de Lalande fut chez M. l'Abbé Gaultier, & ſe convainquit par lui-même de l'authenticité du Mémoire.

(1) „ Parmi nous les réglemens politiques „ contre le blaſphême & l'impiété ſont rigou- „ reux, trop rigoureux peut-être, parce qu'il „ en réſulte une ſorte d'impoſſibilité d'en pour- „ ſuivre l'exécution; mais l'Egliſe, qui, quoi- „ qu'on oſe affirmer le contraire, n'a jamais „ fait, ni provoqué des loix de ſang, pour ſa „ ſûreté ou ſa vengeance, l'Egliſe s'eſt preſque „ reſtreinte à confondre les enfans rebelles, qui „ la renient, avec les rejetons des familles étran- „ geres qui la méconnoiſſent : ce n'eſt guere „ qu'à l'inſtant qui ſuit la mort, qu'elle s'arme „ contre eux d'une inflexibilité juſtifiée par le mé- „ pris qu'ils ont fait de ſa tendreſſe. Tant qu'il

obtenir contre le Prélat des ordres ſupérieurs. Enfin le corps devenu un objet

„ leur reſte un ſouffle de vie, elle ne déſeſpere
„ ni de leur docilité, ni de leur ſalut; elle leur
„ leur offre, elle eſt ſans ceſſe prête à leur pro-
„ diguer les conſolations & les reſſources ſpiri-
„ tuelles dont elle eſt dépoſitaire; mais au mo-
„ ment où l'exécution de l'arrêt irrévocable de
„ la nature ne laiſſe plus lieu à ſon miniſtere,
„ où le lit funebre, arroſé de ſes pleurs, n'eſt
„ plus chargé que d'une maſſe inſenſible, à qui
„ ſes ſecours ſont inutiles, ſi ſes inſtances ont
„ été rejettées, & qu'une opiniâtreté invincible,
„ ſuccédant à des égards antérieurs, ait cauſé
„ un ſcandale dangereux, elle s'allume alors
„ d'une colere, que la politique même doit ap-
„ prouver : elle prononce un anathême moins
„ fâcheux pour les reſtes glacés qu'elle flétrit,
„ qu'utile pour réprimer la contagion d'un exem-
„ ple redoutable. Elle refuſe & ſes prieres à
„ l'individu qui a dédaigné ſes larmes, & une
„ place à ſes cendres dans le terrein conſacré
„ par elle, pour réunir ſous ſes yeux les oſſe-
„ mens de ceux de ſes enfans, qui l'ont conſo-
„ lée par une fin plus édifiante : enfin elle frappe
„ le mort pour l'inſtruction des vivans. C'eſt
„ aſſurément la plus douce de toutes les puni-
„ tions, & ſi l'on veut la regarder comme une
„ vengeance, ce ſera encore la moins cruelle :
„ or, Voltaire étoit-il dans le cas de l'éprou-
„ ver? Ce ne ſeroit pas ſérieuſement que l'on
„ pourroit agiter cette queſtion. Un homme,
„ dont l'enfance même a été célebre par des éclats
„ irréligieux, un homme dont l'âge mûr a été
„ ſacrifié preſqu'entier à la propagation des
„ préceptes irréligieux; un homme dont la vieil-
„ leſſe n'a paru échauffée, nourrie, que par un

d'infection & d'horreur, fut enlevé furtivement de Paris; on fit semblant d'aller à Ferney; mais ce n'étoit pas l'intention des conducteurs, qui, arrivés à Sellieres en

---

„ fanatisme irréligieux; qui, à mesure qu'il ap-
„ prochoit du tombeau, sembloit s'emporter
„ plus violemment contre l'antagoniste, qu'il
„ falloit cependant s'attendre à y retrouver; un
„ tel homme pouvoit-il compter sur l'indul-
„ gence même apparente d'une Puissance si ou-
„ vertement, si furieusement, si obstinément
„ outragée? Les Ministres de l'Eglise ne seroient-
„ ils compromis également, s'ils lui avoient ac-
„ cordé les honneurs funebres, sans exiger les
„ conditions qui en sont les préalables; ou s'ils
„ avoient supposé, pour motiver leur molesse,
„ une résipiscence imaginaire, dont personne
„ ne pouvoit être dupe? Leur conduite en cette
„ occasion a été aussi juste que prudente, &
„ plus sage encore que rigoureuse; mais celle
„ des Philosophes a réuni tout ce que l'incon-
„ séquence, l'audace, la fureur ont de plus ré-
„ voltant. S'ils tenoient en effet à leurs prin-
„ cipes; s'il y avoit dans leurs idées quelque
„ chose d'arrêté; s'ils étoient susceptibles de
„ pudeur ou d'égards ou de raison, non-seule-
„ ment ils n'auroient pas exposé les Reliques de
„ leur Patriarche à l'ignominie d'un refus; non-
„ seulement ils n'auroient pas réclamé contre
„ la résolution prise par les Pasteurs Ecclésias-
„ tiques, de les rejetter de l'enceinte consa-
„ crée par l'Eglise; mais ils auroient applaudi
„ à une exclusion qui couronnoit en quelque
„ sorte l'indépendance, & complétoit l'apothéose
„ philosophique du défunt. *Ann. de Linguet,*
„ *ann.* 1778.

Champagne (Abbaye de Bernardins (1) dont M. Mignot, Neveu de Voltaire, eſt Abbé commendataire) publierent que Voltaire étoit mort en chemin d'une maniere très-chrétienne. Mſgr. l'Evêque de Troyes, informé de cette manœuvre, envoya ſans délai une défenſe de faire l'enterrement : l'ordre arriva trop tard, le Prieur avoit déja fini la cérémonie : on convint que le corps ne ſeroit pas exhumé; mais Mſgr. l'Evêque jetta un interdit ſur la Chapelle où eſt dépoſé le cadavre (2), & le Prieur fut très-humilié par le Général de ſon Ordre.

Les Philoſophes déſeſpérés de ne pouvoir procurer à leur Chef les honneurs funebres qui ne ſe refuſent pas au der-

(1) Le corps de Voltaire, inhumé chez de Religieux, a donné occaſion à cette épitaphe qui lui convient : *Hic inter Monachos quieſcit, qui nunquam contrà Monachos quievit.*

(2) Une perſonne, dont la famille eſt diſtinguée depuis long-tems dans la Robe, eſt allée à Sellieres, pour y voir le tombeau de Voltaire. Comme il n'a aucune marque diſtinctive, il eſt difficile de le trouver. Une bonne femme alors en prieres, voyant l'embarras du Magiſtrat, lui demanda s'il cherchoit la Chapelle où étoit le cadavre de Voltaire? *Tenez, Monſieur, lui dit-elle, la voilà : vous n'êtes pas le premier badeau de Paris qui ſoit venu pour voir la tombe de ce méchant homme-là.*

nier des Artiſans, entreprirent de célébrer ſes Obſeques ſur le Théatre, en y faiſant jouer la tragédie de *Mahomet*, à laquelle ils devoient aſſiſter en grand deuil; la police en étant informée renverſa ce pieux projet. Les Comédiens irrités voulurent interrompre le ſpectacle pendant trois jours; mais la police leur envoya un ordre de jouer à l'ordinaire. Déchus de tous côtés, les Philoſophes ne perdirent pas courage; ils eſſayerent une autre tentative. L'uſage & les ſtatuts académiques veulent que la mémoire de chaque Académicien ſoit honorée d'un ſervice régulier, auquel les confreres du défunt aſſiſtent avec pompe. C'eſt ordinairement dans l'Egliſe & par le miniſtere des *Peres Cordeliers* que ce devoir s'accomplit. M. d'A.... ſe préſenta au couvent pour réclamer ce pieux office, mais ces Religieux lui ont refuſé net de chanter des *Libera* pour le repos d'une ame qui a ſi long tems troublé celui de l'Egliſe, & le leur (1). Tous les plans de ſcandale ont

(1) Si les Peres Cordeliers s'étoient rendus à l'invitation du Secrétaire de l'Académie, ç'auroit

donc échoué ; c'eſt ainſi que les incrédules ſe détruiſent par les armes avec leſquelles ils comptent battre l'Egliſe.

Depuis la mort de Voltaire, on ne parle preſque plus de l'homme immortel ; il ſeroit même difficile de recueillir les anecdotes auxquelles ſa mort a donné lieu. Quelle différence entre la fin d'un homme devenu célebre par des crimes ou par des talens mal dirigés, & la fin de l'homme de bien, qui, après avoir vécu dans les contradictions, appanage ordinaire de la vertu, laiſſe après lui des regrets, une réputation éclatante & ſans tache (1) ? L'impie ſoutient une

---

roit été une matiere à s'égayer dans les banquets philoſophiques, qu'une Meſſe chantée pour de l'argent par des Moines, à la réquiſition de M. d'A..., pour le repos de l'ame de Voltaire. *Ann. de Linguet.* 1778.

(1) Quel plaiſir, *dit* la Bruyere, *Chap. des eſpr. forts*, d'aimer & d'embraſſer une Religion que l'on voit crue, ſoutenue & expliquée par de ſi beaux génies & par de ſi ſolides eſprits, ſur-tout lorſqu'on vient à connoître, que pour l'étendue des connoiſſances, pour la profondeur & la pénétration, pour l'application des principes, pour la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puiſſe comparer à Saint

réputation de parade par des moyens analogues à ſon caractere : plus il a de lumieres

---

Auguſtin.... Diocles, Philoſophe Payen, voyant un jour Epicure entrer dans un Temple, s'écria : *Quelle fête! quel ſpectacle pour moi de voir Epicure reconnoître les Dieux, & leur rendre hommage!* Tous ceux qui doutent encore de la Religion, & même ceux qui en ſont convaincus, ne pourroient-ils pas dire, quoique dans un ſens différent à l'égard de la comparaiſon : *Quel ſpectacle! quel exemple! quelle autorité pour nous de voir tant de grands hommes & reconnus pour tels dans tous les ſiecles, profeſſer ſi hautement la Religion chrétienne, en défendre la vérité, conſacrer leurs talens & leurs plumes pour la ſoutenir, & vivre conformément aux préceptes qu'elle enſeigne!* Qu'on jette à préſent les yeux ſur les Docteurs de l'impiété, on verra qu'elle n'a été ſoutenue que *par des Stoïciens entêtés, par des faux Savans enflés de leur ſcience, par des gens du monde qui ne connoiſſent que leur vaine raiſon ; par des plaiſans qui prennent des bons mots pour des argumens ; par quelques Théologiens, enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, ſe ſont égarés dans leurs propres voies.* „ De plus, *continue La Bruyere*, ſi ma Religion étoit fauſſe, je l'avoue, voilà le piége le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'imaginer, il étoit inévitable de n'y être pas pris. Quelle majeſté, quel éclat de myſteres, quelle ſuite & quel enchaînement de toute la doctrine, quelle raiſon éminente, quelle candeur, quelle innocence de mœurs, quelle force invincible & accablante de témoignages rendus ſucceſſivement & pendant trois ſiecles entiers par des millions de perſonnes les plus ſages, les plus modérées qui fuſſent alors ſur la terre, & que le ſentiment d'une

& d'eſprit, plus il eſt redoutable : malheur à qui combattroit ſes prétentions. Ceux qu'il a déja ſubjugués, & qui en dépendent, ſe tournent de ſon côté pour exterminer

---

même vérité ſoutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier ſupplice ! Prenez l'hiſtoire, ouvrez, remontez juſqu'au commencement du monde, y a-t-il eu rien de ſemblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me ſéduire ? par où échapper, où aller, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche ? S'il faut périr, c'eſt par-là que je veux périr ; il m'eſt plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie ſi ſpécieuſe & ſi entiere ; mais je l'ai approfondi, je ne puis être Athée, je ſuis donc ramené & entraîné dans ma Religion. "

Ajoutons une réflexion du même Auteur, la plus ſenſée qui fut jamais. „ La Religion eſt vraie ou elle eſt fauſſe : ſi elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà, ſi l'on veut, ſoixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre riſque : mais ſi elle eſt fondée ſur la vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux, l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination ; la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu ".

quiconque ne l'adore pas : mais dans la maladie tout change, il ſe dément (1); alors il ne doit plus rien au monde que la vérité. Avec ſes paſſions, ſes ſubtilités ſe ſont

(1) C'eſt ſur-tout pour le moment de la mort qu'on a droit d'en appeller à la ſincérité des incrédules : or, comment le ſpectacle, que donnent dans cet inſtant leurs plus beaux génies, n'alarme-t-il pas leur raiſon & leur conſcience? Car pourquoi avec cette même raiſon, que la plûpart montrent alors telle qu'ils l'ont toujours eue, craignent-ils enfin ce qu'ils n'avoient point appréhendé? N'eſt-ce pas-là ce même flambeau qui avoit tant de fois diſſipé c préjugé prétendu? Changent-ils donc d'ame, d'eſprit, de faculté de raiſonner en changeant de ſituation? Car nous ne voulons parler que des momens où ils ont toute leur connoiſſance. Boſſuet, dans ſon oraiſon funebre du Prince de Condé, cite ſur ce Prince une anecdote qu'on ſe rappelle toujours avec plaiſir, quand on a l'amour de la Religion. Des flatteurs de ſa Cour s'efforçoient de lui inſinuer dans le cœur le poiſon de l'incrédulité; mais ce Prince tint toujours ferme contre leur ſéduction, & leur diſoit ſouvent : *Vous avez beau faire, la diſperſion des Juifs ſera continuellement une preuve invincible de notre Religion.* Ce ne ſeroit donc que la plus noire calomnie qui pourroit accréditer les ſoupçons injuſtes qu'on eut ſur ſa foi; car au lit de la mort, où il n'eſt plus permis de ſe tromper, & où il faut bien enfin que les flatteurs laiſſent aborder la vérité, puiſque la mort la traîne avec elle : le Prince déclara, pour détruire ce bruit, *qu'il n'avoit jamais douté des myſteres de la Religion, quoi qu'on eût dit.*

évanouies ; la mort vient, la crainte qu'il inſpiroit finit avec lui ; ſes amis ſe retirent & craignent d'attirer ſur eux la honte de ſes vices & des mauvaiſes qualités de ſon cœur, que toutes les richeſſes de l'eſprit ne peuvent effacer. „ La gloire des impies, *dit le Sage*, s'évanouit au tems de leur ſépulture, & l'on s'étonne alors que l'aveuglement ait pu aller au point d'accorder aux hommes les plus vicieux, les honneurs de la vertu. C'eſt parce que la ſentence ne ſe prononce pas ſitôt contre les méchans, que les enfans des hommes commettent le crime ſans aucune crainte : mais néanmoins cette patience même avec laquelle le pécheur eſt ſouffert après avoir cent fois commis des crimes, m'a fait connoître que ceux qui craignent Dieu & qui reſpectent ſa face ſeront heureux ". *Vidi impios ſepultos, qui etiam cum adhuc viverent in loco ſancto erant & laudabantur in civitate quaſi juſtorum operum ; ſed & hoc vanitas eſt. Et enim quia non profertur citò contra malos ſententiat, abſque timore ullo filii hominum perpetrant mala. Attamen*

peccator ex eo quod centies facit malum & per patientiam ſuſtentatur, ego cognovi quod erit bonum timentibus Deum, qui verentur faciem ejus. Eccleſiaſt. cap. 8. v. 10, 11, & 12.

FIN.

APPROBATION.

NOUS les ſouſſignés Examinateurs Synodaux du Dioceſe de Bâle, avons lu, par ordre de S. A. Monſeigneur l'Evêque de Bâle, Prince du S. Empire, &c. &c. le Manuſcrit intitulé: *Voltaire, Recueil des particularités curieuſes de ſa vie & de ſa mort;* & nous n'y avons rien trouvé de contraire à la Foi ni aux mœurs. La lecture de ce petit Ouvrage ſervira à diſſiper l'illuſion, à dévoiler les projets inſenſés de l'impiété, & à faire connoître les ſuites malheureuſes qu'elle entraîne.

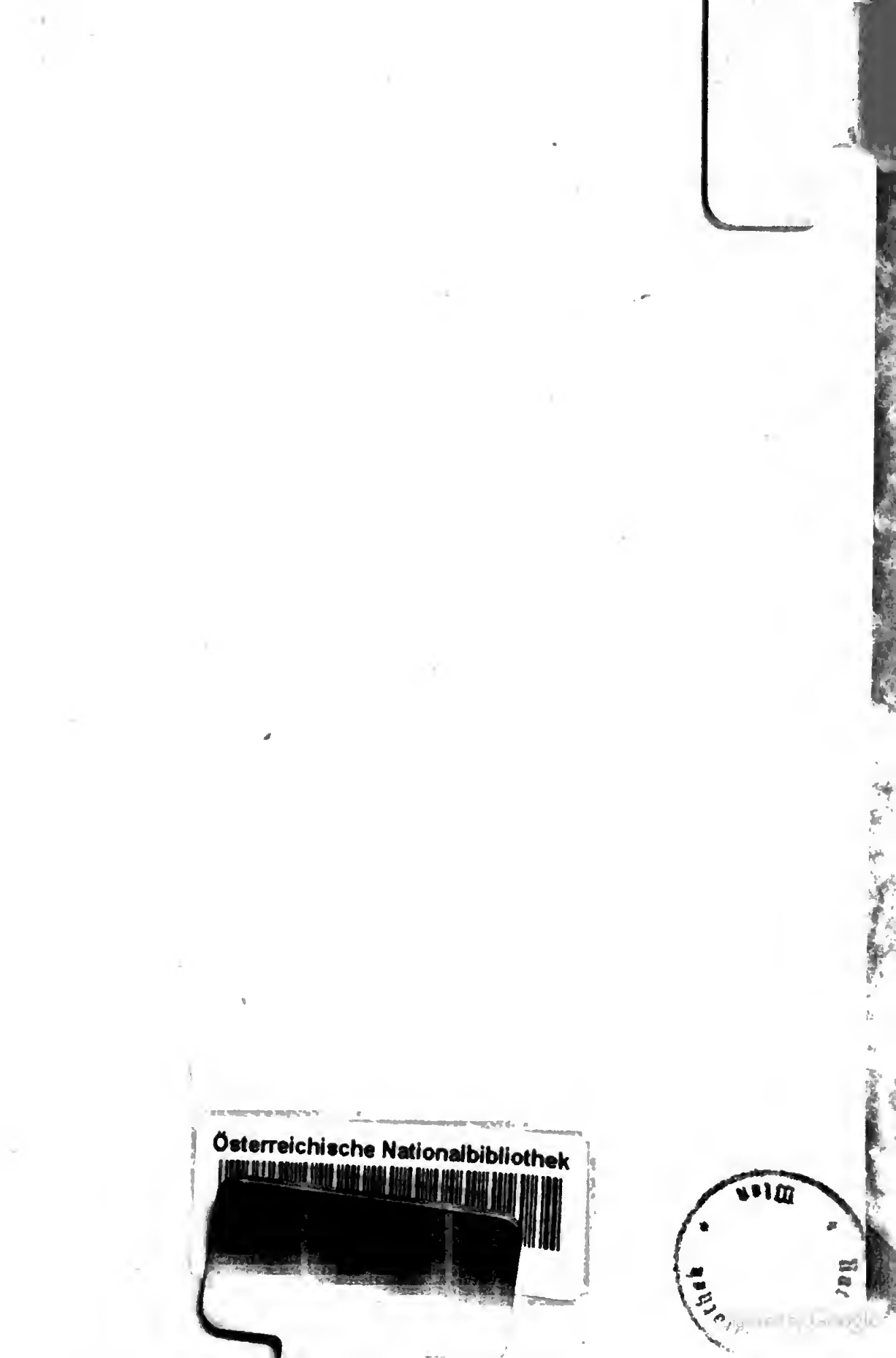
A Porrentruy, le 10 Septembre 1781.

TARDY, *Provicaire Général & Official.*

DIDNER, *Promoteur.*

Digitized by Google

Österreichische Nationalbibliothek



Digitized by Google